

L'Action Française

REVUE MENSUELLE

\$2.00 par année

DIRECTEUR: ABBÉ LIONEL GROULX



SOMMAIRE

L'ACTION-FRANÇAISE FERDINAND BÉLANGER	MOT D'ORDRE: CONTRE LE CINÉMA.....	3
R. P. ED. LECOMPTE, S.J. ABBÉ F. CHARPENTIER	L'ENNEMI DANS LA PLACE: LA MAUVAISE PRESSE.....	5
RENÉ CHALOULT HERMAS BASTIEN LIBRE JACQUES BRASSIER	L'APÔTRE DES ABÉNAQUIS.....	19
	ENCORE QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LE PARLER FRANÇAIS AU CANADA.....	29
	LES ACADIENS ET NOUS.....	40
	LE CONGRES DE LA JEUNESSE.....	47
	LECTURE POUR L'HOMME INTELLIGENT...	54
	LA VIE DE L'ACTION FRANÇAISE.....	55

LIGUE D'ACTION FRANÇAISE

369, RUE ST-DENIS

TÉLÉPHONE: EST 1369

MONTRÉAL

Canadiens - Français

Soyons fiers de nos institutions

NOS EPARGNES

dans nos banques

NOS PLACEMENTS

dans nos industries

NOS ACHATS

chez nos marchands

NOS ASSURANCES

à la compagnie d'assurance sur la vie

“La Sauvegarde”

Une compagnie prospère offrant des garanties indiscutables, d'une expansion considérable.

Au-delà de seize millions d'assurance en force.


Consultez nos représentants ou adressez-vous directement au bureau principal.

Édifice “LA SAUVEGARDE”

Angle Notre-Dame et Saint-Vincent, Montréal.

L'Action française est l'organe de la “Ligue d'Action française”, centre d'action au service de la langue, de la culture et des traditions françaises au Canada.

Les directeurs de la Ligue sont: M. l'abbé Philippe Demers, président; MM. Anatole Vanier, avocat, secrétaire général, Louis Hurbise, ingénieur civil, trésorier, M. l'abbé Lionel Groulx, professeur à l'Université de Montréal, M. l'abbé Lucien Pineault, professeur à l'Université de Montréal, MM. Arthur Laurendeau, professeur; Antonio Perrault, avocat, professeur à l'Université de Montréal, Emile Bruchesi, avocat, Montréal.



Ouverture des Classes

Notre rayon de livres classiques et de matériel scolaire est reconnu comme étant le plus complet de la province et comprend tous les ouvrages ou articles en usage dans les maisons d'éducation française.

Cartes géographiques, Globes terrestres, Tableaux muraux d'histoire, de sciences, Musées, Tableaux noirs, Baguettes, Brosses, Craie, Cahiers d'écritures, d'exercices, de dessin, Articles et papier à dessin, Peinture à l'eau, Ardoises, Eponges, Cloches à main, Signaux, Aiguseurs, Coffrets, Règles, Canifs, Visières, Sacs d'école, Valises pour écoliers, Courroies, Crayons, Plumes et encres de toutes sortes, Livres spéciaux pour Commissions Scolaires.

CATALOGUES

suivants envoyés sur demande :

Classiques canadiens.
Classiques français.
Fournitures de classe.
Pièces de théâtre.

GRANGER FRÈRES LIMITÉE

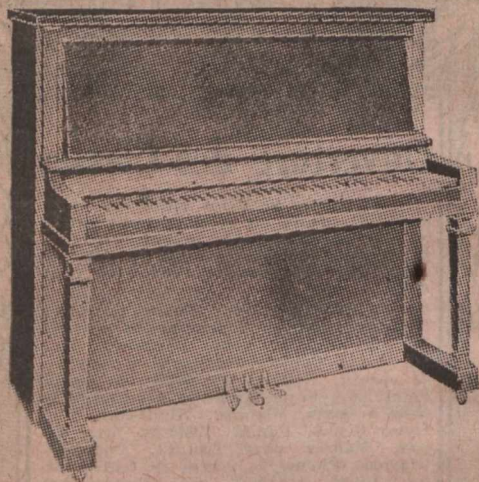
Libraires. Papeteriers. Importateurs
43 Notre-Dame-Ouest. Montréal

EDMOND-J. MASSICOTTE

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

LE PIANO PRATTE

ARTISTIQUE-DURABLE
LE CHOIX DES ARTISTES



MODELE D'ARTISTE

Le piano Pratte est toujours fabriqué par M. Antonio Pratte, qui en est l'inventeur et le fabricant.

Il est le piano officiel des principales maisons d'enseignement.

Il est reconnu comme le meilleur par des artistes de réputation mondiale, tels que : Guilmant, Bourgault-Ducoudray, Plançon, Gigout, Staub, Lachaume, Lamoureux, Albani, Letondal, Laliberté, Victoria Cartier, etc., etc.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

J. Donat Langelier
LIMITEE

Tél.: EST
3425-3426

366-368 Est, rue Ste-Catherine, Montréal

Le plus grand magasin du genre au Canada.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

BIJOUTERIE ET ORFÈVREURIE D'ÉTÉ

Les plaisirs des vacances, pour être pleinement goûtés, ont leurs exigences, et nous y pourvoyons.

Signalons tout d'abord les multiples objets qui peuvent être donnés comme prix de régates ou de sports : Coupes de modèles variés — Argenterie — Cannes — Parapluies — Articles pour fumeurs — etc., etc.

Pour le tourisme, nous étalons une splendide collection de cruches et de bouteilles isolantes, avec gobelets pliants, ou en séries. Ces cruches, richement émaillées, sont une véritable décoration pour la salle à manger quand elles ne sont pas en usage sur la route.

La navigation de plaisance est une jouissance complète pour le voyageur muni d'une bonne lunette marine, du modèle régulier, ou, ce qui est mieux encore, du modèle à prismes.

Les toilettes légères dont se vêtent les dames élégantes, réclament des bijoux délicats, s'harmonisant avec leur fraîcheur et leur luxe vaporeux. La boucle d'oreille fantaisiste est toujours en faveur et les toutes dernières créations en ce genre sont gracieuses, surtout pas chères.

Nous n'aurons garde d'oublier nos proches et nos amis dont les anniversaires de naissance tombent en été. Nous suggérons la bague ornée d'une pierre de naissance entourée de diamants. Les bagues sont toujours bien accueillies, même par les heureuses qui en possèdent déjà plusieurs. Cependant, si appréciée soit-elle, la bague ne monopolise pas toute la vogue, et notre assortiment de bijoux et de joaillerie atteste que les broches, les barrettes, les pendentifs et les colliers de perles ont aussi bien des admiratrices.

Les cadeaux de fêtes pour hommes comprennent les bijoux qui leur sont destinés : Boutons de manchettes et de faux-cols — Épingles de cravates — Chevalières — et surtout la Montre de précision, indispensable dans notre temps de vie intense.

Le moment est opportun d'acheter, à bon compte, une pièce d'argenterie, pour compléter le service de la table. Les ménagères averties ne manqueront pas cette occasion.

SCOTT & BOUSQUET FRÈRES,

LIMITÉE

479-est, rue Sainte-Catherine, - - Montréal

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

En vente à la **LIBRAIRIE DUCHARME**

133, rue St-Laurent, Montréal

Des livres qu'on ne trouve plus ailleurs.

P. de la ROCHEMONTEUX; 1.—*Les Jésuites de la Nouvelle-France au XVIIIème siècle.* 3 vols bro. 1700 pp. franco.....\$7.50

P. de la ROCHEMONTEUX: 2.—*Relations par lettres de l'Amérique septentrionale 1709-10* — 1 vol. franco\$1.25

Henri d'ARLES: *Acadie*, 3 vols brochés, défraîchis, franco\$6.50

Lionel GROULX: *Nos luttes constitutionnelles*, 5 fascicules, franco.....\$1.25

Catalogues sur demande.

Librairie de l'Action Française

369 St-Denis

Librairie de l'Action Française

369 St-Denis

L'Œuvre du Bon Roman

Nous avons à la disposition de nos clients des centaines de titres des collections suivantes :

Bijou30
“ reliure toile (pour bibliothèques)55
“ “ (coll. compl. 80 titres)	2.00
Pour tous Mame (pour bibliothèques)75
“ Bonne Presse35
Familia50
Populaires15
Foyer Romans25

Prix spéciaux à la quantité
Demandez des volumes à l'essai.

Librairie de l'Action Française

369 St-Denis

Librairie de l'Action Française

369 St-Denis

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Aux Annonceurs

LA SOLIDARITE chez les groupements ethniques, pour lente et imperceptible que soit son action au gré de quelques-uns, n'en a pas moins des effets économiques de premier ordre, comme peuvent s'en apercevoir ceux dont l'intelligence est assez développée pour dépasser le cercle étroit de leurs petites affaires personnelles.

Pour comprendre cette action et y coopérer, il suffit d'être intelligemment égoïste. Qu'un groupement progresse, en effet, les individus qui le composent ne peuvent manquer de progresser avec lui — c'est forcé — et de profiter ainsi de la prospérité générale. "Achetons chez nous" "Encourageons les nôtres" ne sont donc pas de vaines formules d'un idéalisme exagéré, mais ce sont des mots-d'ordre éminemment utilitaires et pratiques.

Ceux qui prêchent la solidarité méritent à coup sûr l'appui tant des acheteurs que des commerçants pour l'oeuvre d'intelligence et de civisme qu'ils accomplissent.

On est prié d'en prendre note.

L'ACTION FRANÇAISE.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

LA COLONISATION

UNE GRANDE OEUVRE NATIONALE—UN APPEL
A TOUS LES HOMMES DE BONNE VOLONTE

De tous les problèmes qui, dans notre province, s'imposent à l'attention publique, il en est un dont personne ne contestera l'importance et qui ne peut manquer d'intéresser tous les bons patriotes : c'est le problème de la désertion des campagnes.

La province de Québec n'échappe malheureusement pas à un phénomène qui est aujourd'hui général.

Parmi les diverses solutions qui peuvent être apportées comme remède à ce malaise, il y a la colonisation.

Le département de la Colonisation dépense chaque année des sommes d'argent considérables pour encourager cette oeuvre essentielle. C'est ainsi qu'il construit les chemins, routes et ponts dont les colons ont besoin. C'est ainsi qu'il accorde un subside très généreux pour la construction des écoles et des écoles-chapelles. C'est ainsi qu'il donne aux colons une prime de défrichement de six dollars par acre.

Malgré sa puissance, l'argent n'a pas un pouvoir illimité et, pour que son effort soit fécond, le ministre de la Colonisation a besoin du concours de tous et il fait appel à toutes les bonnes volontés.

Tout le monde ne peut être colon, mais tout le monde peut contribuer au succès de la colonisation, soit en prêchant le retour à la terre, soit en faisant une incessante propagande en faveur de nos terres neuves, soit en encourageant les jeunes gens à devenir colons, en les dirigeant et en les aidant.

Pour obtenir les renseignements dont on peut avoir besoin, sur les différentes régions de colonisation, on est prié de s'adresser à

L'Honorable M. J.-E. PERRAULT,
Québec.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

HUITIÈME ANNÉE

2e Semestre

1924

L'Action Française

REVUE MENSUELLE

Directeur:
Abbé Lionel Groulx.

VOLUME XII



LIGUE D'ACTION FRANÇAISE
369 RUE SAINT-DENIS
MONTREAL

PAAP

Fc

131

ABC

V. 12

L'ACTION FRANÇAISE

publiée par la Ligue des Droits du français
est un centre d'action au service de la langue,
de la culture et des traditions françaises au
Canada.

Les directeurs de la Ligue sont: M. l'abbé
Philippe Perrier, président; MM. Anatole Va-
nier, avocat, secrétaire général; Louis Hur-
tubise, ingénieur, trésorier; MM. les abbés
Lionel Groulx et Lucien Pineault, professeurs
à l'Université de Montréal; MM. Antonio
Perrault, avocat, professeur à l'Université de
Montréal; Arthur Laurendeau, professeur,
Emile Bruchési, avocat, Montréal.

Tous droits réservés — Ottawa 1924

IMPRIMERIE MAISONNEUVE

476-478, ave Lasalle

MONTREAL

1924

CONTRE LE CINÉMA

Il y a déjà six ans,¹ le directeur de l'Action française disait au Monument National à Montréal: "Où est-il le trouble-fête qui viendra dénoncer le grand déformateur de notre âme chrétienne et française, celui qui s'attaque déjà à notre jeunesse, qui envahit jusqu'à nos campagnes et nous corrompt jusqu'aux moëlles, je veux dire: le cinéma, les "petites vues" ... Jamais à aucune époque de notre histoire, notre peuple ne s'est aussi inconsciemment gavé du pire exotisme. Le cinéma est devenu le premier et l'unique livre, le roman, le feuilleton, le théâtre, le catéchisme de la déformation populaire. Dans la masse de nos familles on en vit et on en rêve. Quelle tristesse d'y songer! Nos petites gens, nos enfants, notre dernière réserve, ... qui ignorent les héros et la noblesse de notre histoire, se passionnent à coeur d'année pour des bandits illustres, pour des cabotins de bas étage, pour des drames de pistolet et de cours d'assises, pour un art vulgaire et bouffon, pour tous les tristes héros des magazines américains ou du mélodrame étranger. Il y a là quelque chose de très grave ... N'en doutons pas: une morale désastreuse entre dans les âmes avec ces histoires louches et cet art criard; l'échelle des valeurs se renverse; nos instincts artistiques se dépravent; peu à peu le fond de nos vieilles traditions familiales s'altère ... N'est-il pas grand temps que l'on s'avise de ce danger et que l'on réforme le cinéma? S'il devait rester ce qu'il est, peut-être faudrait-

il commencer bientôt contre ce fléau ravageur, le pire agent de la dénationalisation, une campagne méthodique comme celle qui a été faite contre l'alcool."

Cette "campagne méthodique", paraît enfin décidée. Nous supplions qu'on y mette, en effet, de la méthode et surtout de la persévérance. Jusqu'ici nous avons plutôt excellé dans les protestations tapageuses mais intermittentes que dans les batailles concertées et têtues. Les honnêtes gens décideront-ils enfin de compter pour quelque chose devant les pouvoirs publics? Et les Canadiens français auront-ils assez de cœur pour ne pas subir indéfiniment la domination immorale des quelques douzaines de mètèques qui exploitent en notre province ce cinéma ordurier?

L'Action française.

ENCORE LE "BULLETIN DES RENSEIGNEMENTS

COMMERCIAUX".

Le directeur de l'une de nos plus importantes écoles commerciales nous envoie le numéro du 24 mai 1904 de ce Bulletin où il a relevé des fautes grossières de traduction et ajoute, avec infiniment de raison, que cette traduction semble faite par "des gens tout à fait incompétents et ignorant le français". "Il ne manque cependant pas de jeunes gens instruits, ajoute-t-il encore, qui pourraient donner à ces publications françaises le cachet qu'elles devraient avoir si la Commission du Service Civil et le Ministère du Commerce prenaient les vrais moyens d'amener à ces services les compétences requises". Nous faisons absolument nôtre cette trop légitime observation.

LA MAUVAISE PRESSE

La mauvaise presse existe chez nous ; elle nous cause des dommages incalculables ; et, fait pénible, elle est en grande partie soutenue par les honnêtes gens. Mgr Duhamel le marquait, dans une lettre pastorale, dès février 1883 ; Mgr Moreau, de Saint-Hyacinthe, le 29 janvier 1889 ; les évêques du IV^e Concile plénier de Québec l'affirmaient à leur tour ; la mauvaise presse, ils l'indiquaient même, se cache sous le manteau de la religion et est rédigée par des gens qui "ont été élevés sur les genoux d'une mère chrétienne". Depuis, et très récemment encore, des voix nombreuses se sont élevées, dans l'Eglise enseignante du Canada, pour dénoncer les mêmes misères.

L'influence de la mauvaise presse, mal considérable mais subtil, mal intellectuel dont le dommage ne se pèse ni ne se toise, n'émeut guère les honnêtes gens, ou si, par hasard, elle arrête leur attention, leur âme n'en est frappée qu'indirectement, à la façon dont elle le fut d'un désastre de Messine ou de San-Francisco.

Ceux qui sont atteints par cette influence, ne s'aperçoivent pas qu'ils en souffrent. Ceux qui en souffrent se complaisent dans leur mal. Malgré les avertissements répétés de l'autorité compétente, ils ne comprennent pas le mal dont ils se rendent coupables en supportant de leurs deniers le mauvais journal, la feuille douteuse ; ils ne veulent pas comprendre le mal qu'ils se font en laissant pénétrer chez eux ce nouveau et très dangereux cheval de Troie.

A la fondation de "l'Action catholique", à la naissance du "Devoir" et du "Droit", combien d'honnêtes gens levèrent les bras au ciel, désolés? Tout n'allait-il pas pour le mieux dans le meilleur des mondes?

Et beaucoup parmi ceux qui reconnaissent, aujourd'hui, le bien réalisé par nos trois grands quotidiens, et qui sont capables d'imaginer les dommages qu'auraient subis, sans la présence de ces champions, notre esprit national et notre mentalité religieuse, étaient alors, discrètement ou indiscretement, très inquiets des audaces de certaine école. Ils disaient timidement, et pensaient avec force, que tout ce bruit, ce tapage, ces innovations — pour quelques-uns, cet "instaurare omnia in Christo" — allaient ennuyer bien fâcheusement de très braves personnes, et compliquer, peut-être détruire une situation excellente... en somme.

Ils en sont revenus, pour la plupart, mais il arrive fréquemment aux meilleurs d'entre eux, de trouver mauvais que le journal catholique prenne une allure trop militante. Ils ignorent que toute l'armée ne peut apercevoir ordinairement ce que voit l'éclairé. Non contents de se laisser doucement endormir — et on s'endort si facilement — de se laisser hypnotiser lentement par les patientes manoeuvres, les quotidiens mensonges d'une presse nocive, ils voudraient qu'on ménageât leur sommeil. Et ils y insistent volontiers, toujours fâchés qu'on les réveille, et toujours heureux, les lendemains venus, de se trouver si opportunément les yeux ouverts. Braves gens, certes, mais pacifiques, et tout prêts au repos sur une terre où tout nous commande la lutte énergique et l'énergique activité.

Ils ne peuvent — c'est leur péché mignon — mépriser complètement et chasser le journal dangereux.

Ils le lisent.

Ils le soutiennent de leur argent et quelque peu de leur faveur.

Ils n'arrivent pas à le trouver aussi mauvais que certaine école le prétend. Ils voient, du reste, aussi volontiers des conversions et des convertis chez leurs adversaires que des saints acariâtres chez leurs amis; et, comme il est raisonnable, se réjouissent davantage de la conversion du pécheur que de la persévérance du juste même non acariâtre.

A part, en effet, les feuilles, condamnées ou non par l'autorité religieuse, mais qui n'ont d'autre but, quoiqu'elles disent ou fassent, que de miner sourdement la doctrine catholique et les enseignements de l'Eglise — elles sont faciles à reconnaître — nous avons deux sortes de journaux qui trompent aisément les honnêtes gens et qui sont d'autant plus dangereux : les journaux jaunes et les journaux partisans.

*

*

*

Il y a déjà certain temps que l'Alceste de Molière s'écriait indigné :

“Et mon valet de chambre est mis dans les gazettes.”

Nous n'en sommes plus, grâce au Progrès continu peut-être, aux valets de chambre, ni même aux chiens de son Excellence comme au dix-neuvième siècle.

Notre siècle, le vingtième, chers amis, pousse la curiosité intellectuelle, la passion du savoir bien au-delà. Et le grand journal d'information, nouvelle en-

cyclopédie d'un nouveau genre, ne nous permet d'ignorer le nombre ni la variété des costumes d'une cabotine célèbre. Il nous raconte, en termes voilés et pudiques, les mœurs diurnes et nocturnes d'une ancienne beauté. Il nous apporte le journal intime de quelque divorcé mâle ou femelle. Il nous avertit du parfum coûteux que préfère un Rodolphe Valentino, et la carabine de chasse que choisissent de préférence telle Mary Pickford ou tel premier ministre d'un grand gouvernement. Enfin le journal d'information nous dira même la qualité de l'étoffe, la couleur, les rayures, les dimensions exactes, la valeur précise de certaine chemise importante d'un grand criminel.

Dans une affaire récente, et encore en suspens, de bons cacographes de journaux jaunes nous donnèrent, pour deux sous, dix descriptions et quelques photographies d'une paire de caoutchoucs usagés et de certains piqués maculés de sang.

Et vous pensez bien que tout héros d'une aventure criminelle se voit étudier dans chacune de ses mines et pantomimes. On vous le présente sous toutes les formes de la biographie, de la photographie et de l'autobiographie. Si le personnage verse des larmes à l'audience, nos commères commentent son repentir ; s'il reste froid, elles s'effarent ou s'indignent de son cynisme ; si la condamnation le laisse impassible et digne, son courage fait l'objet de quelques paragraphes de beau style. Tous les sentiments y passent avec incongruité. Dans ces grosses gazettes, les paroles du condamné font le souci particulier du chef des nouvellistes. Il a la coquetterie de les placer en évidence, en bon caractère, et bien encadrées. Les mots historiques de M. Lloyd George, quand il était

monté sur le faite de la gloire, au temps des verbeuses conférences de la paix, n'étaient pas bichonnés à ce point par la typographie jaune. Et notez que, dans un procès de quelque importance, les témoins et les jurés, bien qu'à un rang inférieur, n'ont pas moindre faveur que le criminel. Nos commères vont même si loin, que M. Henri Bourassa écrivait¹ le 25 juin dernier, en marge d'un procès criminel: "Au commencement de ce procès, les jurés ont demandé au tribunal de les protéger, eux et leurs familles, contre les impudentes obsessions des nouvellistes (quelle dégradation du mot et de la fonction!) qui allaient à leur domicile quémander leur photographie, afin de les afficher dans les gazettes, en compagnie des juges, des bandits, des avocats, des prostituées, des témoins, des souteneurs, des experts, et autres acteurs et figurants de cette pièce de grand spectacle."

Mais le journal jaune a soin, vous pensez bien, de couvrir sa marchandise de tous les pavillons respectables. Il racontera très exactement la cérémonie d'investiture de chaque nouvel évêque, y ajoutant la photographie de l'évêque consécrateur, de l'évêque consacré et du sanctuaire où a lieu le sacre. Il donne les nominations ecclésiastiques, les fêtes religieuses ou diocésaines, les sermons du prédicateur couru, les dissertations philosophiques de tel moine connu, des discussions historiques de bonne tenue, des potins scientifiques assez plausibles, et, en vingtième page, les rapports des "Semaines sociales", des Congrès de la Jeunesse catholique ou d'Unions ouvrières nationales. Et le bon apôtre mêle savamment, mais sans

¹ "Le Devoir" 25 juin 1924 — En marge du procès de Morel, Serafini, etc.

pudeur, le portrait de l'évêque à celui de la demoiselle de cinéma, le récit à sensation d'un crime horrible à celui plus modeste d'une grande manifestation religieuse ou nationale. Le 31 mars 1923, la "Patrie", dans son supplément illustré, en première page, encadrerait une belle image du Christ rompant le pain avec les disciples d'Emmaüs, les photographies suivantes : à gauche, une grande dame en tenue de grand tralala ; au bas, la salle à manger de M. X... , et les édiles de la cité de Verdun ; enfin, à droite, le vieux moulin de Vaudreuil. Il n'y a pas plus beau fouillis dans la besace d'un juif ou dans l'intelligence d'un sot. Et je donne cet exemple entre mille autres de même acabit.

Le journal jaune, du reste, ne manque pas l'article plat, à la Tartufe, les jours de fêtes d'obligation, ni, à l'occasion, l'article maladroit sur le jaunisme. C'est après une mercuriale hypocrite de ce genre que la "Patrie", le 5 juin dernier, se voyait décerné, assez vertement, par un journal franco-américain, le joli diplôme que voici : "Pour expliquer, écrivait le rédacteur de "l'Etoile de Lowell", cet abominable crime de Cricago, (celui des jeunes millionnaires assassins, Nathan Leopold et Richard Loeb) la "Patrie" de Montréal, déclare que "dans aucun pays au monde l'enseignement du crime n'est l'objet de tant de complaisances qu'aux Etats-Unis." Puis elle ajoute que "pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter un coup d'oeil sur certaine presse où s'étaient avec une inconcevable profusion de détails réalistes, tous les scandales mondains, tous les crimes passionnels et tous les méfaits de la haute et de la basse pègre." Et pourtant, en fait de jaunisme journalistique, il est difficile de battre la "Patrie" et la "Presse" de Montréal."

Affaire d'argent. "Il y a les journalistes qui écrivent, disait le Mercadet de Balzac, et ceux qui n'écrivent pas. Les uns, les rédacteurs, sont les chevaux qui traînent la voiture ; les autres, les propriétaires, sont les entrepreneurs, ils procurent de l'avoine à l'attelage et gardent les capitaux."

Le journal d'information a pour unique mission de rapporter des capitaux à ses propriétaires. Et avec nos systèmes modernes de distribution postale, les communications faciles, les facteurs mêmes ruraux, le journal d'information atteint le grand tirage, parvient chaque jour à 200,000 lecteurs, produit de beaux deniers pour ses directeurs, mais, aussi sûrement, la déformation intellectuelle et la démoralisation du peuple. Dans son vigoureux ouvrage¹, "Sur les Remparts", l'abbé Edouard Lavergne dénonce avec force les maux que cause la lecture de la presse jaune, et il cite de nombreux témoignages de journalistes et d'écrivains français à l'appui de sa thèse. En vérité il n'y a pas plus dangereux perversificateur des intelligences et des âmes. Le journal partisan lui-même, s'il ne pratique pas le jaunisme, semble moins nocif. On sait, du moins, le bois dont il se chauffe, celui-là, et les sots seuls s'y laissent prendre complètement.

* * *

Mais il arrive, fréquemment, au journal partisan de pratiquer le jaunisme. Ainsi "l'Événement" du 5 décembre 1922 publiait le potin abracadabrant que vous allez lire: "L'Eglise catholique en France est "actuellement en face d'une scission parmi le clergé

¹ "Sur les remparts", Abbé Edouard Lavergne, pages 80, etc ; pages 50, etc ; pages 132, etc.

“sur la question du mariage des prêtres. Une nouvelle église nationale, qui sera connue comme “l’église officielle catholique française” a été formée, et suivant les traditions anciennes de l’église romaine, elle a nommé son propre évêque dans la personne de l’abbé Maxime Adroit, lequel, il y a quatre ans, épousait une de ses paroissiennes dans un village du district de Seine-et-Hamar.”

“On propose maintenant la construction d’une première église.

“Dans cet édifice, les prêtres mariés qui ont reçu de Rome la défense de célébrer la sainte messe, pourront prêcher les doctrines catholiques, en se basant sur les Apôtres comme dans l’église romaine, mais ils ne reconnaîtront plus comme finale la décision du Pape. L’institution papale sera cependant regardée comme étant sur un pied d’égalité avec l’église française.

“L’abbé Adroit sera consacré évêque dans quelques semaines par une assemblée de trois cents prêtres qui ont défié l’injonction de Rome contre le mariage des prêtres et qui ont formé le noyau de la nouvelle église.”

“On estime qu’il existe plusieurs milliers de prêtres mariés en France et que tous sont anxieux de reprendre leurs saints devoirs, sous le nouveau régime, de façon à ce que d’ici un an les principales villes et cités soient dotées d’une nouvelle église.”

Comme nouvelle jaune, c’était du plus beau jaune. Ce poulet avait traîné depuis six mois au moins dans divers journaux, et les dépêches tentaient de le rajeunir malgré de nombreux démentis infligés par des revues du sérieux de la “Documentation catho-

lique". Un journaliste canadien-français catholique devait reconnaître, à première lecture, le mensonge de cette nouvelle d'origine allemande ou anglo-saxonne et destinée à ternir la réputation de la France auprès des nations catholiques. La sottise de "l'Événement" nous valut, quelques semaines plus tard, de Jean Drault, dans la "Libre Parole", un brevet de jaunisme et de naïveté: "La mentalité, écrivait-il, des journalistes canadiens est celle des journalistes américains et de tous les Américains en général. Ils sont d'une crédulité d'enfantelets qui ne connaissent encore rien de la vie d'Europe. Ceci explique pourquoi ils coupent si facilement dans les bourdes allemandes des journaux de Hearst qui est un agent boche, disposant de tirages autrement formidables que ceux dont bénéficie la propagande française." Et Jean Drault citait la nouvelle de "l'Événement"...

Nous eûmes à Québec, en octobre 1923, la représentation d'une sale comédie du juif Porto-Riche. Une première fois "l'Action catholique" avait réussi à faire enlever cette pièce du répertoire de la troupe Calmette. On nous la donnait quinze jours plus tard sur les instances de l'impresario et malgré la répugnance, nous a-t-on dit, du directeur de la troupe. "L'Action catholique" protesta vigoureusement, et ne fit, suivant son habitude, aucune publicité à cet art plus juif que français. Le "Soleil", malgré les cinq cents piastres qu'il encaisse quotidiennement de la province, se crut trop pauvre pour consentir les mêmes sacrifices, accepta toute la publicité, même celle "d'Amoureuse" de Porto-Riche, et, la troupe partie pour d'autres lieux, publia un premier-Québec de modeste protestation.

“Quand tout fut fini, écrit l'abbé Lavergne, dans “Sur les Remparts”,¹ les journaux qui, pendant une quinzaine, avaient convié la foule à des scènes de lupanars, se décidèrent à de molles réserves. Non seulement dans certains milieux qui sont particulièrement hostiles au journal catholique, mais ailleurs, dans des milieux prétendus sympathiques, on fit grand état de ces pantalonnades; “l'Action catholique” avait consenti des sacrifices; on n'en tint aucun compte.”

Les honnêtes gens seront toujours bernés.

Cependant le journal partisan se distingue par une qualité particulière qui n'est point le jaunisme; sa condition d'existence lui impose, en effet, l'obligation du parti pris.

Il ne faut pas confondre, ici, le journal partisan avec le journal politique. Celui-ci est au journal partisan comme la politique est au politicien.

Nous eûmes, autrefois, des journaux politiques: ainsi le “Canadien” d'Etienne Parent. Ces feuilles étudiaient toutes les questions sous leur aspect patriotique et en vue du bien général de la communauté. Aujourd'hui, dans la presse de langue française, seuls les journaux indépendants conservent cet idéal, et il semble que, ceux-ci exceptés, nous avons beaucoup de journaux partisans et aucun quotidien proprement politique. Il en dépend de nous, certes, du manque de caractère et de culture de trop de nos grands hommes, mais encore du régime, où les partis, comme le notait Hilaire Belloc, à l'arrivée au pouvoir de MacDonald, sont plutôt des équipes de joueurs désireux d'atteindre le but que des groupes entraînés par un mouvement d'idées.

Le journal partisan reçoit plus ou moins de piastres quotidiennement de la province — \$500.00 piastres pour le "Soleil" — et doit chanter, en retour, la louange quotidienne, hebdomadaire ou mensuelle de telle loi de M. X... et celle de M. Z..., qui est un "blanc tout court", ou un "blanc neigeux", ou un "blanc souris", ou, parfois, un ancien "noir" rallié aux "blancs tout court".

Les scribes embrigadés dans le journal partisan n'ont même pas besoin de se trouver d'une couleur déterminée, car la conviction n'est pas de l'équipage de ces galères. Il y a des "noirs" qui chantent les "blancs" et des "blancs" qui célèbrent les "noirs". On les paie bien ; il suffit qu'ils veuillent, un peu comme Pandore dans la chanson de Nadaud, répondre au brigadier :

—Brigadier, vous avez raison; ceux qui vous blâment sont
[des polissons.

La musique varie suivant l'auteur ; les paroles sont immuables.

Le parti pris, en effet, principe vital du journal partisan, force les rédacteurs à traiter toute question au point de vue du parti, et souvent même à suivre les directives du clan qui conduit le parti. Les horizons sont fermés, et le lecteur exclusif du journal sévèrement cloîtré.

En vérité, il serait désopilant d'observer ces messieurs, si leur petit jeu n'était aussi désastreux pour le patriotisme et l'influence des Canadiens français.

Souvenez-vous.

¹ "Sur les Remparts", abbé Edouard Lavergne, page 56.

A l'occasion de la dernière souscription, levée par l'Association de la Jeunesse catholique, en faveur de la minorité ontarienne persécutée, "l'Événement" écrivait, avec beaucoup de modération et d'à propos, à l'éloge du sénateur Belcourt: "Pour cent mille dollars, que de farceurs auraient consacré leur vie à la défense des principes immortels"; et, quelques jours plus tard, cette autre gentillesse: "Maintenant que les conservateurs triomphent à Toronto, l'agitation va reprendre son bel cours." On fut dégoûté dans les milieux canadiens-français d'Ottawa, et il y avait de quoi.

En février de cette année, quand M. Taschereau et son gouvernement permirent à nos édiles québécois, par amendement inséré dans la charte de la cité de Champlain, de donner double vote au citoyen anglo-protestant, le "Soleil" et "l'Événement", au nom de la modération et de la bonne entente, défendirent la légitimité de cette lâcheté. Un vote pour le Canadien-français, deux votes pour l'Anglo-protestant; le "Soleil" et "l'Événement" affirmèrent qu'il y avait là une mesure de justice...

A cette même date, le "Soleil" calomniait ses compatriotes par cette comparaison des extrémistes d'Ontario — les Orangistes — et de ceux du Québec? Poussé au pied du mur par M. Omer Héroux, le "Soleil" dut avouer qu'il ne s'agissait que de propos de banquets — probablement des dires inconsidérés de quelque buveur d'eau gazeuse en mal d'austères réflexions constitutionnelles! Mais la calomnie a fait son chemin...

Rappelez-vous, du reste, que nos journaux partisans n'ont jamais manqué de critiquer les patriotes

trop fiers, de féliciter avec lyrisme nos différents politiciens, au moment même où ces derniers, les uns à un endroit, les autres ailleurs, conduisaient, pour "le bien de la paix", toutes nos minorités françaises aux ennuis coûteux de la persécution.

"Pour odieux et extraordinaire que cela doive paraître, écrit l'abbé Groulx,¹ dans son dernier ouvrage, il faut savoir entendre qu'au milieu de nous vivent et s'agitent des hommes qui redoutent, à l'égal d'une calamité, la reviviscence du sentiment national. Le patriotisme crée un ordre en nous subordonnant à quelque chose de plus grand que nous-mêmes ; il atteint toutes les anarchies, toutes les formes de l'égoïsme. Aux yeux des déracinés et des apathiques, les patriotes feront toujours figure de sonneurs de trompette et de Catons grincheux. Notre devoir est d'accepter cette longue bataille et de vouloir que l'esprit de race finisse par l'emporter sur l'esprit de parti."

Vous devez donc faire au journal partisan la charité de le combattre. Il est un mauvais journal.

*
* *
*

Mais comment combattre le journal jaune et le journal partisan ?

"A la mauvaise presse, opposons la bonne presse", écrivait Léon XIII aux évêques d'Italie, le 15 octobre 1890.

C'est le remède spécifique recommandé par un médecin compétent. Méfions-nous des remèdes de bonne femme, des demi-mesures inspirées par le pré-

¹ Abbé Groulx, "Notre Maître, le Passé," page 18.

jugé et le manque d'énergie. La mauvaise presse est un chiendent dont nous ne nous débarrasserons que par des mesures vigoureuses. Grâce à nos voisins d'outre-frontières et à nos américanisés du Canada, le jaunisme voit de beaux jours chez nous ; il est temps pour la santé morale et intellectuelle du peuple qu'on lui fasse la vie dure.

Il faut recevoir et propager les bons journaux.

Il faut se douter qu'il n'y a pas de journaux parfaits, mais il faut comprendre qu'un journal a moins de chance d'errer quand il n'a pas au cou les liens solides de la finance ou de la politique.

Nous avons trois grands quotidiens catholiques et indépendants, le "Devoir", le "Droit", "l'Action catholique", qui sont aussi libres de toute entrave financière ou politique qu'une oeuvre humaine le peut être. Les plus difficiles d'entre nos honnêtes gens devraient trouver là la bonne satisfaction intellectuelle, surtout si par leur influence et leur générosité ils permettent à ces quotidiens de se développer.

Quand le mal que nous font les journaux jaunes et les journaux partisans n'aura plus, pour propagandistes, les honnêtes gens trop candides ou trop débonnaires, que ceux-ci, au contraire, se feront les soutiens dévoués du journal catholique et indépendant, les journaux jaunes auront quelque peu moins de corpu-
lence.

C'est le bonheur que nous souhaitons aux honnêtes gens et à la presse catholique, mais avec une dose considérable d'incrédulité sur les possibilités de sa réalisation.

Ferdinand BELANGER.

L'APOTRE DES ABENAQUIS

Le Père Sébastien Rasle, de la Compagnie de Jésus, surnommé l'«Apôtre des Abénaquis», est assez peu connu, de nos jours, de ce côté de la frontière américaine. Il est vrai que sa vie de missionnaire s'est écoulée presque toute dans l'Etat du Maine. Mais n'oublions pas que le Maine actuel, au XVII^e siècle et jusqu'au traité d'Utrecht (1713) et plus tard encore peut-être, appartenait à la Nouvelle-France. Le P. Rasle est donc une de nos gloires.

Le Maine s'apprête à célébrer le deuxième centenaire de la mort héroïque de ce vaillant apôtre, tué par les puritains fanatiques de la Nouvelle-Angleterre, le 23 août 1724. Que ces quelques pages soient un fraternel hommage à sa mémoire.

Sébastien Rasle était né, le 4 janvier 1657, d'une famille honorable au diocèse de Besançon, en Franche-Comté. Il entra dans la Compagnie de Jésus à Dôle en 1675. Après son noviciat, l'enseignement de la grammaire, des humanités et de la rhétorique, il suivit un cours de quatre ans de théologie à Lyon, fit sa troisième année de probation et s'embarqua pour le Canada, le 29 juillet 1689.

Il portait une âme d'apôtre. Esprit distingué, actif, d'un dévouement déjà très remarqué, une santé de fer s'ajoutant à ses hautes vertus, il était manifestement de la race de ces géants de nos missions, les de Brébeuf, les Jogues, les Jacques de Lamberville.

A son arrivée à Québec, il est envoyé au village abénaquis de Saint-François de Sales, sur les bords

de la rivière Chaudière. Il maîtrise vite la langue de ces Indiens. De fait, sa facilité naturelle lui permet d'apprendre en peu de temps et parler même avec élégance, outre l'abénaquis qu'il possède plus à fond, l'outaouais, le huron et l'illinois. Après un an et quelques mois à St-François de Sales, les Supérieurs l'envoient au pays des Illinois et, deux ans plus tard, l'appliquent définitivement aux Abénaquis des rives du Kénébec.

C'était en 1694. Le P. Rasle avait trente-sept ans ; il consacra à ses chers Indiens les trente dernières années de sa vie.

Les Abénaquis occupaient, sur les bords de l'Atlantique, une partie du Nouveau-Brunswick et le nord de l'Etat du Maine : territoire longtemps contesté entre la France et l'Angleterre. C'était une nation vaillante, énergique, mais en même temps docile, aimable, fidèle à ses amitiés. Du jour où elle s'attacha à la France rien ne put l'en séparer. Le motif essentiel de cette affection était très noble, très élevé, surnaturel même : c'était la religion que la France lui avait apprise.

La mission des Abénaquis, visitée trois fois par le P. Druillettes, de 1646 à 1650, compta trois postes principaux : au nord, celui de la rivière Saint-Jean, établi par le P. Aubery en 1701 ; au sud, et sur les bords de la rivière Pentagoët (appelée Penobscot par les Anglais), le poste fondé en 1694 par le P. de la Chasse ; plus bas encore, celui du P. Rasle qu'il établit en la même année 1694, à Nanrantsouak, sur la rive gauche du Kénébec. Le site était charmant : une belle plaine entourée de collines élevées ; en face du village, la rivière Sandy apportait au Kénébec le tri-

but de ses eaux ; les cabanes s'échelonnaient sur deux longues lignes parallèles largement espacées, pour aboutir à l'église et à la maison du missionnaire. La population était d'environ quatre à cinq cents personnes ; elle pouvait mettre sous les armes une centaine de guerriers.

Il avait fallu peu de temps au P. Rasle pour organiser sa mission. Voici comme il en parle dans une de ses lettres : "Tous mes néophytes ne manquent pas de se rendre deux fois chaque jour à l'office, dès le grand matin pour y entendre la messe, et le soir pour assister à la prière que je fais au coucher du soleil... Outre les prédications que je leur fais les dimanches et fêtes, je ne passe guère de jours ouvriers sans leur faire une courte exhortation. Après la messe, je fais le catéchisme aux enfants et aux jeunes gens ; grand nombre de personnes âgées y assistent... Le reste de la matinée jusqu'à midi est destiné à entendre tous ceux qui ont à me parler. Ils viennent en foule, me conter leurs peines... L'après-midi, je visite les malades et je parcours les cabanes de ceux qui ont besoin de quelque instruction particulière." On l'invite à toutes les réunions du conseil : son avis prévaut toujours. Dans les grandes chasses de l'hiver ou à la pêche après les semailles, il accompagne ses hommes. On dresse une chapelle au rendez-vous des chasseurs ou des pêcheurs ; et là, les exercices religieux du village s'accomplissent avec une parfaite régularité.

Mais tout cela ne s'obtenait point sans la rançon de la souffrance. On raconte qu'un père de famille, inquiet au sujet de la conduite de son fils, alla un jour consulter son directeur spirituel : "Que puis-je, que

dois-je faire pour le salut de son âme?" L'homme de Dieu lui répondit ces seuls mots: "Souffrez pour lui!" Parole profonde! La souffrance, la bonne souffrance est le cri de la terre montant droit au ciel.

Le P. Rasle avait compris cette grande loi de la souffrance expiatoire. Très aimable, enjoué, d'un abord facile, toujours prêt à rendre service, il était dur à lui-même. Il jeûnait presque continuellement, ne prenait jamais ni vin, ni viande, ni poisson; sa seule nourriture était de la bouillie de blé d'Inde, quand il n'était pas réduit en hiver à se nourrir de glands. Tout ce qu'on lui envoyait de Québec était distribué aux pauvres. Une partie de ses nuits se passait à prier et à travailler. Vie magnifiquement ordonnée, et qui ne pouvait être que féconde. En 1722, deux ans avant sa mort, connaissant l'état des deux autres missions de Pentagoët et de la rivière Saint-Jean, il pouvait écrire à son neveu: "Toute la nation abénaquise est chrétienne, et très zélée pour conserver sa religion."

Nous allons voir maintenant dans quelles circonstances difficiles cette oeuvre dut s'accomplir.

La Nouvelle-Angleterre, avons-nous dit, convoitait le territoire des Abénaquis, en même temps qu'elle détestait ces sauvages pour leur attachement profond à la foi romaine et à la France. Le prêtre français ne pouvait manquer d'être enveloppé dans cette double haine. La mission du P. Rasle, la plus rapprochée des Anglais, était par le fait plus exposée aux entreprises de l'ennemi. Et comme le missionnaire soutenait la foi de ses ouailles et s'opposait ainsi qu'un mur d'airain à toutes les attaques, il était devenu, selon le

mot de l'historien John Gilmary Shea, "la terreur des puritains de la Nouvelle-Angleterre".

Ils vont mettre tout en oeuvre pour détacher du P. Rasle ses fidèles Abénaquis et, s'ils ne le peuvent, s'emparer du missionnaire.

En 1703, au moment où la guerre de la succession d'Espagne allait jeter l'une contre l'autre la France et l'Angleterre, le gouverneur de Boston fit venir à Casco les chefs abénaquis. Il leur demanda de rester neutres, si la guerre se déclarait entre les Français et les Anglais. Ils refusèrent net. "Sache, Grand Capitaine, dirent-ils au gouverneur, que le Français est mon frère; nous avons une même prière lui et moi, et nous sommes dans une même cabane à deux feux... J'aime trop mon frère pour ne pas le défendre... Ainsi, ne fais rien à mon frère et je ne te ferai rien; demeure tranquille sur ta natte, et je demeurerai tranquille sur la mienne".

La guerre déclarée, deux cent cinquante Abénaquis de Nanrantsouak et des postes voisins prirent les armes, coururent se confesser au P. Rasle, qui les exhorta à la fidélité à leur prière, à bien observer les lois de la guerre, à traiter humainement leurs prisonniers, puis, se divisant par groupes, portèrent la désolation sur le territoire anglais. En guise de représailles, durant l'hiver de 1705, le colonel Hilton, à la tête de près de trois cents soldats, vint ravager le village en brûlant l'église et les cabanes.

Le traité d'Utrecht (1713) mit fin à ces hostilités, mais non au désir des protestants d'attirer à eux ces farouches Abénaquis. Ceux-ci voulant rebâtir leur église demandèrent des ouvriers à Boston. Informé de leur démarche, le gouverneur leur offrit de

bâtir l'église à ses frais, s'ils consentaient à recevoir chez eux un ministre et à renvoyer le P. Rasle à Québec. Les *Lettres Edifiantes* nous ont conservé la belle et typique réponse de l'orateur abénaquis :

“Lorsque tu vins ici pour la première fois, avant les Français, tes prédécesseurs et tes ministres ne me parlèrent jamais de la prière ni du Grand Esprit. Ils virent mes fourrures, mes peaux de castor et d'original, et ils ne pensèrent qu'à cela... Un jour, mon canot fit fausse route : après avoir erré longtemps, j'atterris près de Québec, à un village d'Algonquins, où les Robes-noires enseignaient. J'étais à peine arrivé que l'un de ces hommes vint à moi. J'étais chargé de fourrures, mais la Robe-noire de France ne les regarda seulement pas. Elle me parla du Grand Esprit, du ciel, de l'enfer, de la prière qui est le seul chemin pour aller au ciel. Je l'écoutai avec tant de plaisir que je demeurai dans ce village ; je fus instruit, je demandai et reçus le baptême ; puis je revins aux cabanes de mon pays. Je racontai tout. Mes frères enviaient mon bonheur : ils allèrent eux aussi se faire baptiser par la Robe-noire. Maintenant je reste attaché à la prière des Français, je l'aime, j'y serai fidèle jusqu'à ce que le monde soit détruit par le feu. En attendant, garde tes hommes, ton or et ton ministre. Je retourne à mon père français”.

Ces rebuffades ne découragèrent pas les fanatiques de la Nouvelle-Angleterre. Sachant la très vive affection des Indiens pour leur progéniture, ils ouvrirent près du village, au bord du Kénébec, une école gratuite avec mille attractions, et un ministre comme instituteur. Pas un seul élève ne se présenta. Le ministre dut déguerpir avec sa courte honte.

Un autre expédient, plus grave, du gouverneur, fut de mettre à prix la tête du P. Rasle, promettant mille livres sterling à celui qui la lui apporterait. Les Indiens se moquèrent de son or, et plus que jamais veillèrent sur la vie de leur père. Malgré tout, il devenait évident que les Anglais s'empareraient peu à peu du territoire abénaquis. Le missionnaire suggéra donc aux sauvages d'aller planter leurs tentes ailleurs. "Oui, répondirent-ils, si tu viens avec nous". — "Impossible, mes enfants, je dois demeurer ici pour donner les secours de mon ministère aux infirmes et aux vieillards". Puis, dans un généreux mouvement de soumission à la volonté divine: "Je ne tiens pas à la vie ; au contraire, je mourrai avec joie dans ce village, en remplissant les devoirs que Dieu m'a imposés". — Plusieurs suivirent la proposition qui leur était faite, le plus grand nombre resta.

Le gouverneur, poussé à bout par toutes ces lenteurs, voulut frapper un grand coup. Il envoie, en 1722, le colonel Westbrooke à la tête de deux cents hommes avec mission de s'emparer du P. Rasle. Leur arrivée est signalée à temps : les hommes étaient encore à la chasse ; le missionnaire consomme les saintes espèces, prend les vases sacrés et s'enfonce dans la forêt. Les soldats le poursuivent, passent, sans le voir, à côté d'un arbre derrière lequel il se tient, reviennent bredouilles au village et, furieux, saccagent l'église, la maison du missionnaire et emportent ses livres, ses écrits, parmi lesquels son dictionnaire abénaquis : oeuvre de trente années de labeur, considéré par les philologues comme l'un des plus beaux ouvrages sur les langues indiennes. Le collège de Harvard, qui le détient, le publia, en 1833, dans la nouvelle sé-

rie des *Memoirs of the American Academy of Arts and Sciences*.

Le jour approchait où le bon pasteur allait donner sa vie pour son troupeau.

Une armée de onze cents soldats s'organise à Boston et, le 23 août 1724, vient fondre à l'improviste sur le village de Nanrantsouak. Au bruit de la fusillade, le P. Rasle qui était dans la chapelle, en sort immédiatement, et comprenant que c'est à lui surtout que les Anglais en veulent, il s'avance, comme jadis au-devant des Iroquois les Pères Daniel et Garnier, dans l'espoir d'attirer l'attention sur lui et de permettre aux femmes et aux enfants de s'enfuir. En effet, les ennemis, à sa vue, poussent un grand cri de joie, dirigent sur lui leurs fusils et le criblent de balles. Il tombe au pied de la croix du village ; sept guerriers, qui se sont portés à son aide, meurent à ses côtés. Les soldats brûlent les cabanes, profanent les vases sacrés et les saintes espèces, incendient l'église, puis s'enfuient précipitamment comme saisis d'une terreur panique.

Les Indiens, revenus à leur village en ruine, aperçoivent le corps de leur Père bien-aimé, et dans quel état ! "Le P. Rasle, dit Ferland, était percé de coups, la chevelure enlevée, le crâne brisé à coups de hache, la bouche et les yeux remplis de boue, les os des jambes fracassés et tous les membres mutilés". On conçoit l'immense douleur des Abénaquis. Ce fut au milieu de leurs larmes et de leurs sanglots, qu'ils ensevelirent leur Père à l'endroit où, la veille, il avait célébré les saints Mystères.

En apprenant à Québec cette mort du missionnaire, le P. de la Chasse demanda pour lui à M. de Belmont, supérieur du Séminaire de Montréal, les suffrages de l'Eglise. Le vénérable Sulpicien répondit en se servant des paroles de saint Augustin, que "c'était faire injure à un martyr que de prier pour lui", *Injuriam facit martyri qui orat pro eo*. C'était bien la pensée de tous ceux qui connaissaient le P. Rasle, sa vaillance, ses vertus, son dévouement jusqu'au dernier jour de sa vie.

Découragés, les Abénaquis en bon nombre se rendirent à Saint-François de Sales, les autres quittèrent quand même leur village pour se réfugier ailleurs. Le village actuel de Norridgewock est à quelques milles du village abandonné.

Cent neuf ans après son martyre, l'apôtre fut glorifié par l'Eglise à l'endroit même où il était si généreusement tombé. Mgr Fenwick, de la Compagnie de Jésus, évêque de Boston, avait acheté un acre de terre renfermant l'emplacement de l'ancienne église des Indiens, de la sacristie et de la cabane du P. Rasle, "pour y élever, écrivait le prélat, un monument à la mémoire d'un des hommes les plus distingués qui soient venus sur ces plages en qualité de missionnaires".

Le monument, — de vingt pieds de haut, en granit taillé surmonté d'une croix de fer, — fut dévoilé et béni le 23 août 1833, en présence de plusieurs milliers de catholiques et de protestants, accourus de tous les points de l'immense diocèse de Boston. On y voyait aussi des Abénaquis de Pénobscot, heureux de venir rendre hommage au grand apôtre de leur nation.

Le mois d'août du deuxième centenaire va renouveler l'apothéose de l'illustre serviteur de Dieu, "Apôtre des Abénaquis".

Edouard LECOMPTE, S. J.

Juillet 1924.

POLITIQUE RUINEUSE

Le retour à notre politique d'immigration d'avant-guerre fait revivre dans l'âme timorée de nos concitoyens d'Ontario la crainte de voir le pays se peupler à brève échéance d'éléments étrangers, incapables par nature de se plier, en mettant le pied sur nos rives, aux exigences de la majorité, et de se fondre dans le grand tout anglo-saxon que l'on projette de faire du Canada.

Nous ne dirons rien pour le moment de la politique d'"emplissage" d'avant-guerre, remise en vigueur depuis plusieurs mois, et qui consiste à attirer vers notre pays, à grands coups de millions, des centaines de mille individus de toute nuance ramassés un peu partout, à même le trop plein des pays d'Europe, d'Amérique et même d'Asie. Les résultats de cette politique sont connus. Nous tenons toutefois à déclarer que nous différons d'opinion avec les délégués du Board of Trade de Toronto qui se présentaient il y a quelque temps devant le ministre fédéral de l'immigration pour lui rappeler qu'il doit en toute occasion donner la préférence aux sujets britanniques, américains ou scandinaves, en un mot, aux émigrés se rattachant de près ou de loin à la famille anglo-saxonne.

Si nous devons, malgré la leçon des dernières années, reprendre notre politique de peuplement à tout prix, il serait bon que nos dirigeants s'avisassent une bonne fois que le Canada ne doit pas être le dépotoir de l'Angleterre. Bien qu'en pense le Board of Trade de Toronto, il y a dans certains pays d'Europe des gens qui ne refuseraient pas de venir s'établir au Canada et qui vaudraient certainement beaucoup mieux pour nous que l'écume des quais de Londres ou de Liverpool. Quant à la manie de vouloir nous niveler, nous avons vu il y a quelques années ce qu'elle vaut, alors qu'une colonie de mennonites, excellents agriculteurs établis dans l'Ouest, quittaient leurs terres et émigraient en bloc aux Etats-Unis, pour sauver leur personnalité ethnique.

* * *

Nous prions nos amis de nous pardonner le retard. Voilà où nous a conduit le MAUVAIS EXEMPLE de ces abonnés négligents qui tardent à nous envoyer leur contribution !

ENCORE QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LE PARLER FRANÇAIS AU CANADA

Les démêlés sur la langue française au Canada formeraient à eux seuls toute une bibliothèque. Dans le présent article, je n'entreprendrai pas de prouver les droits incontestables, quoique fort contestés, que possède notre langue dans les écoles fréquentées par les Canadiens français, en dehors de la province de Québec; je veux simplement répondre à quelques calomnies dirigées contre l'accent savoureux que conserve ici notre parler national.

Le sujet serait épuisé et le procès définitivement clos si, de temps à autre, quelque insinuation perfide ne venait tout remettre en question devant l'opinion étrangère; il y a des querelles qu'on croit éteintes et qui se rallument périodiquement: tel est le cas pour cette importante affaire de linguistique dont la solution demeure toujours pendante, à tout le moins au regard de certains esprits ignorants ou prévenus.

A plusieurs reprises, en effet, les adversaires de la vaillante fraction ethnique qui représente au Canada la civilisation de la vieille France, ont tenté de jeter le discredit sur ses écrits et sur son langage. Jargon, patois, tous les termes ironiques et injurieux leur sont bons pour dénigrer la survivance de notre littérature et de notre idiome sur les rives du St-Laurent. Puisque l'accusation subsiste, en dépit des meilleures réputations, ne craignons pas de rouvrir le débat, une fois de plus, ne fût-ce que pour nous convaincre du bien-fondé des plaidoyers antérieurs.

* * *

Laissons de côté, pour un instant, la langue populaire et usuelle; examinons sans subtilité et sans parti pris les

diverses manifestations littéraires qui vont se multipliant tous les jours. Le récent congrès d'Enseignement secondaire tenu à Québec nous donne, semble-t-il, la note exacte à ce sujet. Il y avait là nombre de professeurs ayant fait leurs études, qui à Paris, qui dans les universités canadiennes; plusieurs même, religieux ou séculiers venus de France, étaient depuis peu les hôtes du Canada. On vient de publier les rapports qui furent lus à chaque séance; je mets au défi le critique le plus exercé d'en classer les auteurs autrement que d'après leur style, qui fut des plus personnels. Tous parlaient la même langue, faite de clarté et de précision. Tous ces exposés lumineux auraient figuré en bonne place aux grandes assises que tiennent en France, chaque année, les professeurs réunis de notre enseignement libre secondaire et supérieur.

Sortons maintenant de ces cercles officiels; qu'un Français lettré se donne la peine de parcourir un des meilleurs ouvrages parus dans la Nouvelle-France: s'il en ignore l'auteur et l'éditeur et s'il s'agit de questions d'ordre général, intéressant les deux pays, il sera bien embarrassé pour dire dans quelle province le livre a été composé. Je fais une sélection, j'en conviens: mais chacun sait qu'il s'imprime, de l'autre côté de l'océan non moins qu'ici, des livres d'un style détestable et d'une langue fort incorrecte; ni les barbarismes ni les solécismes ne sont le monopole d'une province, cette province eût-elle son siège très loin de l'Académie française.

Veut-on d'autres preuves de ce que j'avance sur la bonne tenue des ouvrages de l'esprit dans la France d'outre-mer? Les talents ne sont pas en cause dans la matière qui nous occupe: restons sur le terrain de la simple correction matérielle. Les poètes analysés en d'autres articles de cette revue sont loin d'ignorer, on a pu le voir, notre

vocabulaire et ses nuances. J'ai rencontré chez plusieurs d'entre eux des strophes d'un lyrisme enthousiaste pour célébrer les charmes du parler des aïeux; ils s'y connaissent et ils en fournissent les meilleures garanties dans l'ensemble de leurs poèmes.

Enfin, il y a, dans les grandes villes de l'Est canadien, des théâtres où se jouent alternativement des pièces du cru régional et des œuvres dramatiques importées; là encore, à s'en tenir au texte tel quel, à sa valeur philologique et grammaticale, le répertoire du terroir soutient la comparaison avec ceux de la mère patrie; nous en avons des exemples, cette année, au Monument national montréalais où tout le monde peut assister aux "Soirées de familles", non moins artistiques que morales.

Les vérités évidentes ne devraient pas avoir besoin de démonstration: il suffit d'ouvrir les yeux et les oreilles pour lire et entendre du pur français dans les milieux cultivés de la grande province de Québec. Mais il ne faut pas perdre de vue, dans cet exposé, les correspondants de France qui ne connaissent sur ce pays que le roman de *Maria Chapdelaine*, et à qui nous faisons parvenir régulièrement l'*Action française* pour compléter leurs notions quelque peu confuses sur l'état de civilisation de leurs arrière-cousins; C'est ce qui justifie ces aperçus, sur lesquels commencent à tomber d'accord tous ceux qui voyagent au Canada.

* * *

L'unanimité est loin d'être aussi générale en ce qui concerne la langue populaire. Récemment encore, un touriste des États-Unis s'est cru très spirituel en opposant le langage "châtié" des colons de Terre-Neuve au patois des "habitants" de la région québécoise. Si patois il y

a, je gage que les trois quarts de la France dite authentique sont des barbares au même titre. Sans faire état des provinces du nord qui parlent flamand, de l'Alsace reconquise qui parle un allemand dénaturé, de la Bretagne qui s'obstine dans l'idiome celte, des gens du midi qui sont partagés entre le provençal et la langue d'oc, il ne faut aller ni en Normandie, ni dans l'Ile-de-France, ni à plus forte raison, en Auvergne, pour y entendre une langue conforme au *Dictionnaire de l'Académie*. Le bon peuple de Paris lui-même a son *argot*, surtout depuis la guerre, et il semble bien difficile de l'en corriger.

Le parler des grandes foules ne sera jamais celui des salons; il faut s'y résigner. Cela, du reste, importe assez peu à la langue de l'élite intellectuelle; on peut même avancer, sur la foi du vieux Malherbe, un puriste celui-là, que les conversations des Halles et du Port-au-Foin furent toujours capables de fournir au lexique littéraire un apport précieux; c'est ce que proclamait Richepin, dans son discours de réception à l'Académie: "Songez, disait-il, à toutes les générations qui les ont répétés, ces mots, sans les avoir appris autrement que pour les avoir cueillis dans le parler des aïeules, des mères, des amantes, et qui les ont ensuite vus reflleurir sur les bouches roses des enfants... C'est la suite des paysans, des ouvriers, des commères, des mères-grand', des gens du peuple, enfin, c'est la longue et chère famille de nos ancêtres qui ont peu à peu accumulé dans le bas de laine populaire tous ces humbles sous de cuivre, capables de se muer en superbes louis d'or."

Quoi de surprenant que la race canadienne, isolée pendant longtemps du premier sol natal, ait conservé intaetes une foule de ces expressions qui n'ont plus cours là-bas? On l'a fait remarquer dernièrement dans un article sur Montaigne, imprimé dans un grand quotidien de

Paris: l'auteur regrettait la disparition des anciens vocables comme "bonjourer, louer, barguignages, menteries", et tant d'autres perdus de vue "à cette heure."

Ces délicieux archaïsmes n'ont pas empêché les Canadiens du peuple de se trouver en pays de connaissances lorsque les nécessités de la guerre les ont transportés parmi les paysans de la métropole, conservateurs, eux aussi, des anciennes traditions. Je me suis même laissé dire que les Canadiens de langue anglaise éprouvaient beaucoup plus d'embarras pour s'accommoder à la conversation courante des Londoniens. A ce compte, les "habitants" de langue française ne seraient pas ici les seuls à parler *patois*! Tout cela a été dit et redit; mais il n'est pas mauvais de le répéter sur tous les tons, à l'adresse de ceux qui ne veulent pas entendre.

Le grief le plus grave que l'on puisse faire à la terminologie canadienne-française est précisément la pénétration inévitable du vocabulaire anglais. On exprime les mêmes plaintes en France; mais, là-bas, c'est par snobisme que le public emploie des mots comme "foot-ball, boy-scouts, challenge, match", et autres termes de sports, sans compter "garden-party, cottage, baby, cake", etc. etc. Ici, c'est le bilinguisme qui a introduit des expressions condamnables à tout égard. Si je rencontre un ami, il m'aborde par ces mots: "Comment êtes-vous?" pour "Comment allez-vous?" Comment aimez-vous ce pays?" pour "Vous plaisez-vous dans ce pays?" Dans les magasins, j'entends les acheteurs dire au marchand: "Combien chargez-vous cet article?" pour "Quel est le prix de cet article?" Quand l'objet désiré manque au "rayon", on renvoie le client à un autre "département" du magasin. Au bureau de poste, le

receveur me demande si je veux "enregistrer" ma lettre; on dit en France: "recommander une lettre, enregistrer les baggages d'un voyageur." Ici, tous les voyageurs par terre et par eau sont appelés indistinctement "passagers" et l'employé "chèque" leurs bagages. Quand tout est terminé, vous entendez invariablement: "C'est correct!" Je ne parle que pour mémoire des locutions: "Ne vous donnez pas ce trouble" au lieu de "Ne prenez pas cette peine." "Ma fille veut marier ce jeune homme" pour dire qu'elle veut "l'épouser." On emploie les mots "s'objecter" pour "s'opposer", "élévateur" pour "ascenseur", "exhibition" pour "exposition", "appointement" pour "rendez-vous" et bien d'autres impropriétés imputables à l'influence anglaise. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter outre-mesure de ces idiotismes qui produisent parfois des quiproquos comiques entre Français de la vieille terre et ceux de la nouvelle: un ecclésiastique canadien de passage à Paris arrête un cocher de fiacre et lui demande: "Combien chargez-vous?" Le brave homme lui répond: "Ma voiture en porterait bien quatre comme vous sans fatiguer les ressorts."

L'éducation des écoles viendra facilement à bout de ces anglicismes. Mais, ce qu'il convient de réformer au plus vite, ce sont les enseignes, les réclames, certains titres de journaux; les locutions vicieuses, une fois imprimées, risquent d'acquérir droit de cité. On lit sur les voitures des maisons d'alimentation: "Fruits et végétales"; sur la devanture d'une blanchisserie: "Lavages et réparages." Durant tout l'été dernier, on a pu voir la fameuse pancarte qui ornait la vitrine des banques ou maisons de commerce hostiles à l'heure solaire: "L'heure d'été est en force ici." Il était pourtant facile de remplacer cet horrible anglicisme "en force" par la locution française: "en vigueur." J'ai lu

récemment dans un journal très coté: "La province de Québec manque d'accommodation pour les touristes." Enfin, pour ne pas insister trop cruellement, terminons par cette annonce grotesque: "On demande des fitteuses dans les pantalons."

Les amis de la blonde Albion ne sauront nullement gré aux Canadiens français de ces emprunts complaisants faits à leur langue; ce seront des arguments tout trouvés pour accréditer la légende du prétendu *patois*. Quant aux philologues, s'ils savourent avec délices l'arrière-goût de vétusté que laissent après soi, tel un vin vieux, nos anciens vocables et même notre ancienne prononciation, en honneur ici sur les lèvres populaires, ils ne peuvent que constater avec amertume l'altération que subit, par voie de mélanges étrangers, cette "parleure si délectable" dont s'enivrait déjà Brunetto Lantini, tout italien qu'il était, dès le XIII^e siècle.

Il convient surtout d'insister auprès des grandes administrations fédérales pour que la rédaction de leurs *Avis*, de leurs *Circulaires*, ne soit pas confiée à des plumes novices et ne vienne pas aggraver le mal par des textes déconcertants comme on en voit dans les gares de chemins de fer ou dans les autres services publics de transports. J'ai cueilli au hasard quelques échantillons comme ceux-ci: "Notice aux passagers. — Pour l'amour de votre sécurité, il vous est strictement défendu de descendre des chars en mouvement ou de vous tenir sur la traque." Apprenons à ces mauvais scribes qu'ils devraient corriger ainsi leur informe grimoire: "Avis aux voyageurs. — En vue d'éviter des accidents, il est formellement interdit de descendre de voiture avant l'arrêt complet, ou de se tenir sur la voie ferrée." J'en dirai autant de ce non-sens affiché dans les cabines des grands transatlantiques, pour inviter les passa-

gers à faire viser leurs billets avant d'arriver à destination :
"Votre coopération serait très appréciée."

* * *

Les citoyens des États-Unis ne consentent pas volontiers, dit-on, à corriger leur style ou leur accent, depuis qu'ils ont secoué le joug de la tutelle anglaise. Du haut de leur prospérité et de leur indépendance, quelques-uns d'entre eux prennent en pitié la grammaire et le parler de la métropole britannique. On raconte qu'un de ces aristocrates, interpellé un jour sur ses incorrections de langage, se redressa fièrement et répondit à son interrupteur : "Sachez que je ne parle pas anglais, mais américain."

Quoi qu'il en soit de l'authenticité de cette boutade, assez naturelle dans la bouche d'un parvenu Yankee, elle marque une jactance, une fatuité qui est aux antipodes de l'esprit canadien-français. Ici, on se pique d'employer une langue correcte, en harmonie avec les meilleures traditions de la race. Les luttes ardentes, entreprises à cette fin contre les majorités oppressives, ont avivé le désir de ne pas déroger et de ne rien perdre des anciens titres de noblesse. Des auteurs patients ont assumé la tâche d'épurer la langue et de la défendre contre les infiltrations que nous avons signalées. Efforts touchants, qui rappellent ceux du vieux grammairien et poète normand Malherbe, cité plus haut, lequel s'insurgea toujours contre les locutions fautives, jusqu'à réprimander sévèrement la servante qui s'occupait de lui sur son lit de mort.

Il me plaît de signaler ici toute une collection de livres utiles à ce point de vue : ils sont dus à la plume de M. Etienne Bouchard, prêtre de St-Sulpice. Il se présente comme le champion des réformes nécessaires : son *Dictionnaire du*

bon langage, entre autres, résume tous ses travaux philologiques. Une quantité de réclames et enseignes ont été amendées, grâce à lui, surtout dans la ville de Montréal. Ce lexique a pourtant des défauts que j'aurais tort de ne pas souligner, et qui disparaîtront par une révision attentive: les expressions recommandées par l'auteur sont parfois sujettes à caution.

Quand une tournure de phrase a été calquée trop exactement sur l'anglais, rien n'est difficile comme d'en trouver le correctif exact; les équivalences entre les deux langues ne sont souvent qu'une approximation dont il faut se contenter; parfois même, la seule méthode pour purger un texte fautif est de le supprimer sans hésitation: tel idiotisme anglais ne peut s'exprimer qu'en anglais et défie toute tentative de version; qu'on biffe alors impitoyablement la phrase, la métaphore, la figure de mots qui ne correspond pas à notre génie national. Nous descendons des Latins dont la mentalité passe facilement dans nos textes; dès qu'on touche aux langues orientales, comme dans la Bible, on est obligé d'en donner une traduction plus large; à plus forte raison, quand on se trouve en pleine civilisation anglo-saxonne, l'esprit est-il dérouté par la manière de penser et d'écrire de ces gens-là; ils sont nos voisins matériellement, nous les coudoyons dans nos affaires; au point de vue intellectuel, nous en sommes séparés par d'incommensurables distances.

Il paraît donc difficile, sinon impossible de trouver un peuple bilingue, au sens rigoureux de ce mot: quelques esprits supérieurs pourront exceller dans cette double culture; la bonne moyenne du peuple laissera décliner sa langue maternelle dans la mesure où la langue étrangère se perfectionnera; la majorité des cerveaux n'est pas à double compartiment; la capacité linguistique en est limitée comme le nombre des méninges. C'est pourquoi Étienne Lamy

recommandait aux Canadiens français de se pénétrer d'abord de la littérature de leurs pères et de recourir ensuite à l'anglais comme langue auxiliaire, avec la conviction préalable qu'ils n'y excellerait jamais comme un sujet britannique.

J'ai vu en France des expériences décisives: plusieurs de nos élèves avaient eu, en famille, dès leur prime jeunesse, des institutrices anglaises ou allemandes pour leur éviter, par la suite, la peine d'apprendre une deuxième langue vivante; ces enfants avaient balbutié, tant bien que mal, des expressions françaises, teutonnes, anglaises; plus tard, ils étaient incapables de trouver le terme propre, incisif, qui évoque la pensée et toute la pensée; ils s'exprimaient en plusieurs langues dans une conversation banale, ils n'étaient maîtres d'aucune pour traiter convenablement un sujet, pour résoudre une question tant soit peu complexe. C'est que tous les humains ne sont pas des Pic de la Mirandole, aptes à s'assimiler brillamment tout ce qui constitue le génie propre des diverses races répandues sur le globe. Je me défie d'un musicien qui se fait fort d'être un virtuose sur tous les instruments; je suis encore plus prévenu à l'endroit de ces polyglottes qu'on croirait doués pour parler à toutes les peuplades de l'univers. Ce sont des monstres de mémoire, mais des embryons de talent.

Il ressort de toutes ces considérations qu'il vaudrait mieux n'avoir pas à corriger une langue française infectée d'anglicismes. Les Écoles, les Universités canadiennes y aviseront pour les générations futures qu'elles sauront imprégner avant tout de culture classique française. Dans l'état actuel des choses, des livres comme ceux de M. Blanchard peuvent apporter une contribution sérieuse aux rectifications les plus indispensables.

Il fallait d'abord songer à vivre, avant de bien parler, durant la période de colonisation française dans le Nouveau-Monde. Les critiques sincèrement exposées ci-dessus n'enlèvent rien à l'admiration que provoque le miracle de la survivance normande au Canada et de la survivance bretonne en Acadie. Ce qu'il y a d'étonnant, ce n'est pas que le langage de ces deux peuples soit entaché de teintes hétérogènes; c'est plutôt que quelques milliers d'émigrants aient lutté sans défaillance pour n'être pas submergés par le flot montant des nations voisines; c'est qu'ils soient devenus eux-mêmes une nation capable d'en imposer aux vainqueurs d'hier, d'avoir une littérature, une poésie, des institutions littéraires et scientifiques. Ce n'est là, du reste, qu'une première étape; le passé est garant de l'avenir et ce serait manquer de confiance que de se demander anxieusement: "De quoi demain sera-t-il fait?"

Je plaindrais un Français qui oserait sourire de quelque solécisme échappé par mégarde à la langue ou à la plume d'un de ses frères canadiens. Un humaniste a parlé du "français langue morte" dans notre première patrie; on travaille là-bas à ressusciter cette prétendue morte qui est simplement malade. Ici, quelques altérations superficielles ne la conduiront pas au tombeau: elle éliminera sans peine, chez le peuple, les éléments nuisibles à son évolution, moyennant l'aide des classes lettrées qui la traitent avec les égards dus à son ancienne prééminence.

Abbé F. CHARBONNIER.

LES ACADIENS ET NOUS

“Connaître les Acadiens, a dit M. Lauvrière, l’auteur de la plus récente et de la plus complète histoire d’Acadie, c’est, pour toute âme bien née, les plaindre, les admirer, les aimer.” C’est en outre, pour tout Canadien français, raviver notre fierté en nos origines et notre espérance en nos destinées. C’est enfin désirer entretenir avec nos frères des rapports plus cordiaux et plus suivis.

Peu à peu, dans les Provinces Maritimes, la nationalité acadienne s’impose à l’attention de tous. Plus féconde que la race anglo-saxonne, elle voit croître très rapidement son influence dans tous les domaines. Son organisation religieuse et nationale est presque parfaite. Et l’on peut espérer voir bientôt poindre le jour où elle aura reconquis la première place dans ces terres fertiles qu’elle a la première ensemencées.

Un des plus graves dangers qui menaça les Acadiens fut certes la privation d’un clergé de leur race. “Leur plus grand malheur, déclare l’abbé Casgrain, n’a pas été la dispersion, mais l’abandon presque complet dans lequel ils ont été laissés pendant près d’un siècle.” Durant ce temps, presque toutes leurs paroisses furent administrées par des prêtres irlandais, qui hélas! déployèrent souvent leur zèle à les angliciser. Aujourd’hui, heureusement, ce danger est à peu près disparu et la plupart des centres acadiens sont dirigés par un clergé de langue française. Bien plus, les deux évêques actuels du Nouveau-Brunswick, Mgr Chiasson et Mgr Le Blanc, sont tous deux Acadiens. Voilà la meilleure garantie de survivance et de progrès pour leur nationalité.

C'est l'établissement des trois collèges classiques de Ste-Anne (Pointe de l'Église), St-Joseph (Memramcook) et du Sacré-Cœur (Bathurst) qui a le plus contribué à lui imprimer l'essor dont elle jouit et qui lui assurera bientôt le premier rang dans toutes les sphères de son activité. Ces maisons d'enseignement secondaire ont en effet formé une pléiade de patriotes éclairés qui se sont graduellement imposés par leurs qualités morales et leur valeur intellectuelle. Quelques-uns ont même occupé les plus hautes charges au barreau et à la législature: tels sont M. le sénateur Poirier, l'honorable juge Arsenault, ancien premier-ministre de l'Île du Prince-Édouard, sir Philippe Landry etc. M. Veniot, premier-ministre actuel du Nouveau-Brunswick, est aussi Acadien.

Le système d'enseignement primaire nous semble assez complexe en Acadie. Il y eut autrefois des luttes très vives pour obtenir des écoles catholiques et françaises. De nos jours on est devenu plus tolérant. Une campagne se poursuit à l'heure actuelle pour obtenir de nouveaux règlements scolaires qui permettent un usage plus libre de la langue maternelle.

Loin d'attiédir leur ferveur religieuse, les nombreuses tribulations dont furent victimes les Acadiens, ne firent que l'enflammer davantage. Leur profonde vénération du prêtre, leur vieille politesse française, leur chaleureuse hospitalité sont ce qu'elles étaient jadis. Leur langage, trop souvent déparé par des anglicismes en certains endroits, — ce que les circonstances expliquent et excusent facilement, — a cependant conservé son caractère propre. Il est émaillé de quelques archaïsmes savoureux qui remontent à la fin du XVI^e siècle.

Voulant unir les divers groupes français, dispersés sur tous les points des Provinces Maritimes, la Société Nationale

de l'Assomption, fondée en 1880, organise périodiquement un "Congrès National", dans les principaux milieux acadiens. L'on se souvient que c'est à une de ces manifestations patriotiques qu'en 1921 l'on reprit officiellement possession du terrain où s'élevait autrefois l'église de la Grand-Prée. Là, tout près de la poignante statue d'Évangéline, une église votive fut aussitôt construite, symbole de la renaissance d'une race.

Un autre lien qui unit les Acadiens entre eux, c'est le vaillant petit journal *l'Évangéline*. Il sert de véritable trait d'union. Il est le porte-parole de la race, revendique partout ses droits et exalte ses aspirations.

* * *

Voilà, trop brièvement exposées, les dernières phases de l'évolution acadienne. Voilà comment on tend là-bas à l'unité morale par le rapprochement des esprits et des cœurs.

Ce rapprochement si salubre n'est-il pas également désirable entre Acadiens et Canadiens français? Certes, et pour de nombreux motifs. Tout d'abord notre commune origine nous y engage. "Si, sous prétexte qu'il y a déjà eu des antipathies (je ne dis pas qu'il y en a eu) réciproques entre Canadiens et Acadiens français, nous voulons continuer à nous ignorer les uns les autres, affirme M. le docteur Aucoin, historien national de l'Acadie, nous commettrions l'erreur de ne pas reconnaître notre propre sang."

Nous commettrions aussi l'erreur de ne pas reconnaître nos intérêts mutuels. Que de services en effet un contact plus intime ne rendrait-il pas à l'une et à l'autre nationalité!

Pour nous, une étude moins superficielle de l'histoire de l'Acadie, "ce chef-d'œuvre de la survivance française", selon M. l'abbé Groulx, serait un puissant réconfort dans

les luttes que nous devons soutenir quotidiennement contre les ennemis de notre race. Quelle éloquente et salutaire leçon que l'épopée de cet admirable petit peuple, brutalement expulsé de sa patrie, disséminé à tous vents, traqué de toutes parts, et qui, à cause de son héroïque fidélité à sa foi et à sa langue, a su peu à peu rassembler ses membres meurtris, réintégrer ses foyers, et accomplir ainsi aux yeux de l'univers étonné ce qu'on a appelé "la revanche de l'histoire." En est-il un seul parmi nous qui, à la vue de ce qu'a été et ce qu'est devenu le peuple acadien, ne se sentira pas pris d'enthousiasme et d'espoir? Comment alors ne pas s'écrier avec M. le chanoine Chartier: "Il n'est pas vrai que sur terre l'injustice ait toujours le dernier mot! Il est faux que tout peuple vaincu doive disparaître du globe! Il lui suffit pour se reconstituer un jour de garder au cœur les forces qui l'ont fait naître et se développer."

Et si la race qui demeure elle-même possède une telle réserve de vitalité cherchant à s'épanouir, que ne pouvons-nous espérer, Canadiens français, qui avons conservé intègre notre personnalité? Nos projets, ou si l'on veut nos rêves d'avenir, peuvent-ils jamais être trop ambitieux?

Soutien moral pour nous à cause des leçons constantes dont elles seraient le fruit, nos relations avec les Acadiens n'en seraient pas moins profitables à ceux-ci.

Comme tout peuple qui a souffert et qui a dû subir pendant longtemps l'arrogant mépris du vainqueur, le peuple acadien est demeuré un peu inquiet. Il est timide et se méfie peut-être trop de lui-même, parce qu'il a eu trop à se méfier des autres. C'est ce qui parfois a pu lui causer quelques défaites. L'audace d'un adversaire, en effet, surtout s'il est anglo-saxon, croît en proportion de la crainte de l'autre. Dans ces circonstances, combien utile pourrait lui être l'appui du Québec. Car nous nous sentons forts,

et effectivement nous le devenons, lorsque nous sommes assurés des sympathies, au besoin agissantes, d'un voisin plus puissant.

C'est là un premier profit. Un deuxième serait d'ordre intellectuel. Pourquoi nos frères d'Acadie ne viendraient-ils pas puiser dans nos Universités, à ces sources de connaissances supérieures, alimentées dans une si large mesure par la France catholique? Ne leur serait-il pas plus avantageux de diriger leurs étudiants vers ces foyers de haute culture intellectuelle que sont Laval et Montréal, plutôt que vers Dalhousie et Antigonish, milieux où peut facilement s'altérer leur caractère ethnique?

* * *

Tels sont les principaux services réciproques qui résulteraient d'une connaissance plus approfondie et partant d'une sympathie plus vive entre les nationalités acadienne et canadienne-française.

De louables et fructueux efforts ont déjà été tentés pour les rapprocher l'une de l'autre. C'est ainsi qu'en 1921 un appel en faveur de la jeunesse acadienne a été favorablement accueilli par nos collègues. Chacun d'eux a accepté de recevoir un élève qui désirerait poursuivre ses études classiques.

Quelques prêtres, professeurs, sacrifient aussi leurs vacances pour se dévouer à un ministère patriotique là-bas: ils y prêchent la conservation de la langue et des traditions françaises par la parole et par l'exemple. Ils aident au curé acadien dans sa tâche parfois trop considérable. Puisse le nombre de ces apôtres patriotes, encore trop restreint, se multiplier davantage!

Là toutefois ne doit pas se limiter notre influence. Les Acadiens attendent plus de nous. Ils sont en droit d'exiger que nous leur donnions toujours le bon exemple. Et ce

n'est certes pas en permettant qu'on ignore, bien plus qu'on méprise notre langue à Ottawa, à Montréal ou à Québec, dans les services d'utilité publique ou autres, que nous remplirons envers eux notre devoir d'édification. Ce n'est pas non plus en plaçant nos capitaux dans des institutions étrangères, en dépréciant toujours nos aptitudes commerciales pour admirer béatement le mercantilisme anglo-saxon, que nous leur donnerons l'exemple de la solidarité qui devrait nous unir. Non, c'est en conservant intact notre patrimoine, c'est en nous proclamant partout fiers de nous-mêmes, confiants dans les ressources inépuisables et incomparables de l'esprit français que nous serons pour eux un véritable appui moral.

De plus, trop des nôtres se désintéressent des Acadiens. On se plaint que la France officielle nous a longtemps méconnus. Les Acadiens ne pourraient-ils pas nous faire le même reproche, et avec plus de raison ? Évitions donc de justifier un tel rapprochement en nous appliquant à étudier leur histoire, leurs mœurs et leurs aspirations. Qu'on fasse lire dans nos écoles l'émouvant poème qu'est "Évangéline." La curiosité sera ainsi piquée et l'on portera plus d'intérêt à ce malheureux peuple que personifie l'héroïne de Longfellow.

Un échange de conférenciers à la St-Jean-Baptiste, aux fêtes de Dollard ou de l'Assomption ne serait-il pas un excellent moyen de nous mieux connaître ? Pourquoi n'organiserait-on pas aussi un envoi réciproque de publications ? Québécois, nous nous abonnerions à l'*Évangéline*; Acadiens, nous recevriions l'*Action catholique*, le *Devoir* ou l'*Action française*.

Enfin, nous permettra-t-on une dernière proposition ? Ne serait-il pas possible de tenter une deuxième fois d'établir en Acadie quelques cercles de l'Association Catholique de la Jeunesse ? Les circonstances seraient peut-être plus

favorables aujourd'hui. Aucune autre organisation, nous semble-t-il, ne s'adapterait mieux aux nécessités de l'endroit et aucune autre ne serait plus capable de dissiper peu à peu les préjugés de part et d'autre, s'il en existe encore. Une correspondance suivie pourrait s'établir entre les cercles de là-bas et ceux de chez nous, comme cela a eu lieu il y a quelques années entre le collège Ste-Anne et le collège Ste-Marie. Ce procédé produisit, nous dit-on, d'excellents résultats. S'il se renouvelait et se généralisait nous croyons que les nuages qui peuvent subsister dans la nouvelle génération se dissiperaient bientôt.

Mais n'anticipons pas. Souhaitons tout de même que les baisers Lamourette que l'on donne périodiquement aux persécuteurs de la minorité franco-ontarienne se transforment bientôt en tentatives d'union cordiale entre les divers groupes français du Canada. Ce serait enfin renoncer à cette funeste utopie de l'union des races, digne fruit du régime fédératif, pour nous acheminer vers cette réalisation plus souhaitable de l'"union dans la race."

P.-René CHALOULT, E.-E. D.

UN TRACT SUR MGR LAFLECHE

L'Œuvre des tracts a publié une belle étude sur Monseigneur Lafleche. Nous la devons au Père Adélarde Dugré, s. j. Les vrais grands hommes ne meurent jamais pour longtemps. L'heure de la résurrection paraît venue pour Mgr Lafleche qui personnifia chez nous l'évêque tel que nous l'aimons: avant tout homme de Dieu, pasteur d'âmes, intrépide défenseur de l'Église, aimant passionnément sa race pour la beauté de son passé et de sa vocation et la servant avec amour. C'est ce portrait du grand évêque qu'a dessiné le Père Dugré et qui révélera à plusieurs une belle et bien noble figure. Ajoutons ici que l'Action française commencera à publier, dès sa livraison de d'août, une série de trois articles sur Mgr Lafleche et qui seront aussi de la même plume éloquente et experte.

LE CONGRES DE LA JEUNESSE

L'Association de la Jeunesse vient de fêter son vingtième anniversaire par un magnifique congrès, au collège Sainte-Marie. Ces cinq jours, du 28 juin au 2 juillet, furent des jours d'enthousiasme, d'étude, et de souvenirs.

Le rapprochement des précurseurs, des anciens et des membres actuels favorisait l'évocation du passé. Il y a vingt ans, la politique et l'esprit de parti gangrénaient la race. On s'arrangeait pour ne pas faire grand'chose. Ils étaient innombrables, ceux que Dante aurait parqués dans la Cité des larmes, les peureux.

— "Maître, demande Dante à Virgile, son guide, quel est le tourment qui les accable et les fait pleurer si fort ?

— Je te le dirai, brièvement. Ils n'ont pas l'espérance de mourir et leur vie obscure est si basse qu'ils sont jaloux de tout autre sort. Le monde n'a pas gardé leur souvenir ; la miséricorde et la justice les dédaignent. Ne parlons pas d'eux : mais regarde et passe..."

Il fallait alors tout aimer dans l'idole, même le mal, tout haïr dans l'adversaire, même le bien. Et la conscience publique s'oblitérait ; il fallait réagir. Toute une croisade d'adolescents réalisa le rêve de fonder une association catholique qui offrirait à la jeunesse un programme de vie, qui serait une école de forma-

tion intégrale et qui traduirait sa pensée dans l'action. Les craintifs de s'offusquer et les sages de redire aux novateurs les vers du poète :

*"Jeunes gens, jeunes gens, vous faites bien du bruit :
"Laissez les vieux dormir dans l'ombre et dans la nuit."*
Victor Hugo (*Les Burgraves*).

Malgré l'hostilité, malgré l'indifférence, l'Association a grandi, érable fière mais grêle, en proie aux froidures et aux aquilons. Telle oeuvre, s'adressant à une élite, ne se mesure pas à la quantité de ses adeptes mais à la valeur de ses activités et à la bienfaisance des idées qu'elle sème. Nulle n'a plus contribué que l'A. C. J. C. au renouveau dont nous sommes témoins. D'excellentes milices lui doivent des chefs qui ont reçu d'elle le meilleur de leur âme. Que d'initiatives possibles grâce à la mentalité qu'elle développe ! Quand on songe aux forces destructives qui s'acharnent sur l'âme de la race, il reste que c'est dans les oeuvres de sauvegarde et de défense qu'il faut puiser les raisons d'espérer en dépit du scepticisme envahisseur. Elevons nos pensées. Aux yeux de Dieu, n'est-ce pas un mérite que d'organiser la survivance et toutes les oeuvres qui y coopèrent ne sont-elles pas bénies par Lui ? C'est avec gratitude que tant d'anciens sont venus manifester leur attachement à l'Association qui les a orientés.

Des cérémonies pieuses les ont réunis au pied des autels dans la communion de la foi. Maintes circonstances ont permis le contact des générations : des agapes amicales où des éminents personnages ont dit leur admiration pour la jeunesse militante ; une fête champêtre, grâce à l'hospitalité des RR. PP. Oblats, a ras-

semblé les congressistes à la ville La Salle, à quelques verges de la grève où s'embarqua le chevaleresque explorateur de la Louisiane ; les séances d'étude où la discussion mêlait la curiosité des jeunes et l'expérience des aînés.

* * *
Sujet d'un captivant intérêt, nul n'était plus actuel que le commerce canadien-français à l'heure où l'on parle d'émancipation économique. On sait la façon de procéder à ces enquêtes préparatoires au congrès. Un questionnaire expédié aux cercles et aux personnes intéressées guide l'interrogation des démarcheurs. La présente enquête a embrassé 4,453 établissements dont 2,796 pour la métropole. Des rapports, synthétisant les réponses, sont soumis à la convention et commentés par des spécialistes. Pour juger de l'ampleur du programme offert à la jeunesse du pays, il suffit de parcourir les conclusions des divers congrès.

De fait, l'action individuelle et collective, pour être fructueuse, suppose une notion nette du but. Des conventions ne sauvent pas un pays, mais il importe d'y recourir pour orienter les initiatives. Dans l'ordre national, les congrès tiennent le rôle des grandes manœuvres militaires. On n'y gagne pas la bataille?— Peut-être. Du moins, on apprend à lutter. Voilà qui a justifié les jeunes gens de tenir un congrès sur le commerce.

Ce commerce, peut-on le développer à part? Si non, pourquoi? Si oui, où en sommes-nous? Il paraît que nous sommes en retard ; pour qu'elles causes ? comment atténuer cette infériorité, comment hâter la

conquête économique et sortir vainqueurs de cette lutte comme nos pères des mêlées épiques et des batailles parlementaires?

Cette activité productive ne doit pas servir que les seuls possesseurs du négoce. A quelles conditions fera-t-elle vivre de façon convenable ceux qui, par leur habileté, coopèrent dans les entreprises commerciales? La société attend aussi aide et secours de ceux qui possèdent la richesse. S'il faut, selon saint Thomas, un minimum de bien-être pour pratiquer la vertu, quels sont les dangers que le commerce doit éviter?

Outre l'employé et l'acheteur, le village et la cité, il y a la race toute entière. Le prestige de la patrie gagnerait à l'émancipation commerciale. La patrie apparaîtrait plus grande si la richesse magnifiait sa mission civilisatrice et alimentait plus généreusement ses organismes vitaux. Il importe qu'elle sustente les oeuvres qui éveillent la fierté nationale dont profite, en définitive, l'activité économique.

Le rapporteur de l'aspect économique était M. François Vézina, professeur à l'Ecole des Hautes Etudes commerciales. L'absence de statistique officielle empêche la détermination précise du quantum commercial de notre race. Le chiffre de la population n'est plus une donnée du problème ; d'autre part, des groupes ethniques, moindres que le nôtre, accusent une production supérieure. Quoi qu'il en soit, on peut, dit M. Vézina, évaluer entre 250 et 275 millions le revenu du commerce canadien-français, y compris le revenu des employés de notre race au service des maisons anglo-canadiennes, juives ou autres. Il ressort des approximations du rapport, où l'auteur s'est gardé des généralisations catégoriques, que nous som-

mes maîtres du commerce de détail dans les districts ruraux. La situation urbaine apparaît moins brillante. Sans pessimisme amer, il faut admettre que nous sommes dépassés. Pendant que le rival s'organisait, nous marquions le pas. Nous voilà distancés mais la course n'est pas perdue.

Les conditions sociales du commerce et les relations réciproques des patrons, des employés, des acheteurs, ont fait l'objet du travail de M. Wilfrid Guérin. Il a conclu que dans l'ensemble les relations sont satisfaisantes. Si la journée de travail est parfois trop longue et l'hygiène trop négligée souvent, le salaire, en général, équivaut au travail fourni. Cependant, seuls les économes, ayant quelques années de service, peuvent fonder un foyer. Le rapport a noté l'indifférence du patronat pour le syndicat d'employés qui développe sensiblement le sens social et la compétence professionnelle par des cours de formation technique. Les acheteurs résistent-ils aux tentations de luxe provoquées par la publicité? Jusqu'à quel point les classes populaires sont-elles la proie de l'achat à crédit? La vente à terme incite le vendeur à l'usure. Chez le client, elle ruine son économie et engendre la gêne.

Le troisième rapport, celui de M. Eugène L'Heureux, directeur du *Progrès du Saguenay*, a considéré l'aspect national. Il a posé en thèse générale que le commerce n'aidera pleinement la race, la cité et l'individu que s'il est émancipé. Tel doit être l'objet d'efforts constants. Il a insisté sur certaines vérités qui donnent à réfléchir.

Nous avons été frappés de l'enthousiasme éveillé par le congrès. Il a attiré l'attention du public, par le sujet traité, par les éminents personnages qui l'ont patronné, par la présence de représentants du commerce. Les marques de sympathie active n'ont pas manqué aux jeunes. C'est déjà une récompense que de se sentir moins isolé dans la poursuite d'un idéal.

Mgr Pietro di Maria, délégué apostolique, a ouvert solennellement le congrès. Dès la première séance, les congressistes ont été conviés au devoir social par M. Antonio Perrault. "Membres de l'Association, dit-il, vous prononcez les paroles dont on vit. Poursuivez donc votre route. Que vos actes succédant aux paroles, rendent général chez vous, l'accomplissement du devoir social et qu'ils aident notre monde des affaires à remplacer sa devise; "Chacun pour soi dans un présent qui passe" par ce mot d'ordre: "Chacun pour tous vers un bien qui demeure."

Les rapports étaient empreints d'un sain optimisme. S'ils n'avaient point indiqué des déficiences, c'eût été myopie. Ils ont laissé entrevoir la guérison des maux. A quoi bon, lorsque l'étude prépare l'action, peindre en noir une situation dont l'issue dépend de notre volonté? On ne mène pas un bataillon au feu en chantant des jérémiades. D'ailleurs les batailles ne sont jamais perdues tant que les troupiers n'ont pas accepté la démission de leur ambition de vaincre. Aux heures décisives, on a besoin de sentir ses énergies s'intensifier et rien ne favorise cet état d'âme autant que l'enthousiasme. Les nuits de l'effort obscur, il leur faut des étoiles. Cette invite à l'optimisme,

nul ne l'a faite plus vibrante que M. l'abbé Groulx, à la séance de clôture.

Ce congrès aura donc été une excellente action. Que l'Association reste attentive à la sollicitude des précurseurs et de tous ses maîtres de vie spirituelle. Ils comptent sur elle. L'heure présente, alourdie de labeurs immenses, requiert la cohésion dans l'action et l'ordre dans les moyens. Que la hiérarchie magnifie l'efficacité des dévouements multiples, et permette l'éclosion prochaine des oeuvres en puissance. Ce qu'il nous faut, c'est une élite équilibrée qui, au charme intellectuel, joigne la grandeur morale. Il devra en être ainsi tant que nos rêves devront sincerner dans une attitude de défense. Or, l'Association, avec son programme d'une saisissante actualité, peut satisfaire nos inquiétudes et répondre à nos besoins de coordination. Qu'elle ne laisse pas vaciller la flamme de l'idéal que l'enthousiasme de ces jours a ravivée, ni attiédir l'ardeur des dévouements. Trop d'idées généreuses ont illuminé les intelligences pour que la volonté se retranche dans la peur d'oser. Sans effort, sans labeur, rien ne s'améliore. Par la lutte sans répit autour d'une pensée, haute et noble, qui s'harmonise avec les aspirations chevaleresques, que de triomphes sublimes ! Il suffit de vouloir avec persévérance et d'écouter pieusement les remuements d'ailes que provoque dans l'âme la notion du devoir. Ne l'oublions pas. Dans la vie en société, presque toute dominée par l'enthousiasme et mue par la parole, les hommes ont déjà commencé de rendre possible un événement, conquête ou revanche, dès l'instant où, en ayant entretenu le désir, ils en ont énoncé l'idée.

Hermas BASTIEN.

LECTURE POUR L'HOMME INTELLIGENT

Voici la liste des volumes qui sont actuellement en vente à la librairie de l'Action française:

La Muraille de Fer , par Omer Chevalier (roman héroïque)	75 sous
L'An prochain à Jérusalem , par Jérôme et Jean Tharaud	“ “
Les deux Hommes , par Henri Davignon (roman).....	“ “
La Vigne et la Maison , par Jean Balde (roman).....	“ “
Le beau Jardin , par Comtesse Jean de Pange (Songy)	“ “
Le Rosier Blanc , par Amélie Murat (roman).....	“ “
L'autre combat , par Victor Féli (roman).....	“ “
Faut-il autoriser les congrégations? par Maurice Barrès	“ “
Les Amitiés Françaises (Edition définitive) “ “	“ “
Louis XIV , par Louis Bertrand.....	“ “
La Chartreuse du Reposoir , par Henry Bordeaux.....	“ “
La France du Directoire , par Louis Madelin.....	“ “
Bibl. de ma Fille— Les deux tantes de Brigitte , par Nalim	60 sous
“ “ “ “ La rencontre , par André Bruyère.....	“ “
Le Félibrige , par Emile Ripert.....	“ “
Philippe de Comynes (Mémoires), par Joseph Calmette.....	\$1.50

Parmi ces ouvrages, avons-nous besoin de recommander plus particulièrement: le “Louis XIV” de Louis Bertrand, “le plus beau livre qu'on ait peut-être publié depuis cinquante ans”, a dit un critique de la *Revue Universelle*; la “France du Directoire” de Louis Madelin, tableau d'histoire superbement brosé et d'une vie intense; le “Félibrige” d'Emile Ripert, histoire du grand réveil de la littérature et de la vie provençales sous l'impulsion de Mistral et de son école. On verra dans ce dernier ouvrage comment un peuple se réveille et parvient en une ou deux générations jusqu'à la plus haute vie intellectuelle.

Achetez vos livres à la librairie de l'Action française qui a toutes les nouveautés de valeur.

LIBRE.

LA VIE DE L'ACTION FRANÇAISE

NOS PUBLICATIONS

Il va de soi que notre imprimerie ignore les vacances. Nous avons toujours un livre nouveau sur le chantier. Donc nous publierons prochainement la deuxième série de *Notre légende dorée* du Rév. Frère Béatrix. Il nous est arrivé d'annoncer, paraît-il, que cette deuxième série aurait pour objet des récits relatifs à la Sainte Vierge. Nous avons anticipé. Ces récits seront plutôt pour la troisième série. Cette fois le volume contiendra des thèmes sur la tempérance et aussi de jolis extraits biographiques. Ajoutons que la nouvelle série soutiendra l'intérêt de la première qu'on a jugé si grand.

Notre édition de l'"*Évangéline*" de Longfellow sera en vente lorsque paraîtra ce numéro de l'*Action française*. Nous avons déjà dit l'intérêt de cette édition canadienne. L'on aura cette fois une traduction littérale et très fidèle. Le petit volume sera en plus agrémenté d'une introduction de M. Paul Morin, auteur d'un ouvrage de haute valeur, sur les sources de Longfellow. L'on y trouvera aussi, parmi les illustrations, quelques-unes des plus belles créations artistiques d'Évangéline, entre autres l'Évangéline de Thomas Faed, celle d'Hébert, celle de Franchère. Le tout pour 25 sous l'exemplaire. Cette nouvelle édition d'Évangéline sera donc un ouvrage tout à fait remarquable qu'on pourra utiliser dans les classes. C'est un volume que voudront mettre en leur poche tous ceux qui participeront au pèlerinage du *Devoir* en Acadie. A tous nos amis et clients, nous rappelons que nous avons aussi en librairie : *Acadie* (3 vols), Henri d'Arles, \$7.50; *Chez nos frères les Acadiens*, abbé Emile Dubois, \$0.75; *Évangéline*, (traduction en vers), Pamphile Lemay, \$1.25; l'*Histoire acadienne* de l'abbé Groulx, 10 sous.

"L'ÉGLISE ET LES SURVIVANCES NATIONALES"

Nous recommandons bien particulièrement à nos amis cette conférence de Mgr L.-A. Pâquet. Ils y trouveront, sous la plume du prince de nos théologiens, la justification du nationalisme canadien-français tel que nous l'avons toujours entendu à l'*Action française*. C'est une pièce magistrale, l'une des plus remarquables qu'ait produites ce noble écrivain. Voici les derniers mots de cette conférence et qui la résumient pleinement : "Ce que nous en avons dit (des rapports de l'Église avec les nationalités), les faits que nous avons signalés et les principes

que nous avons posés, nous justifient, semble-t-il, de conclure : premièrement, que l'Eglise est dans son rôle, lorsqu'elle protège les races et les langues maternelles liées en bien des cas, au sort de la religion ; secondement, que cette protection, subordonnée aux intérêts supérieurs de la foi, est basée sur le droit naturel lui-même ; troisièmement, que la fidélité aux traditions ethniques essentielles n'a rien en soi qui ne puisse se concilier avec le civisme le plus loyal et le plus dévoué."

Il y a dans l'oeuvre de Mgr Pâquet, un autre discours qui complète sa pensée sur la question nationale et c'est celui qu'il a fait un jour à Québec sur la "Vocation de la race canadienne-française". Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs, qu'avec la permission de Mgr Pâquet, nous publierons prochainement ce discours en forme de brochure. M. le chanoine Emile Chartier, vice-recteur de l'Université de Montréal, a bien voulu accepter de nous préparer un commentaire littéraire. Ce sera donc un petit livre classique qui permettra à la jeunesse de se faire des convictions solides sur un élément aussi essentiel de notre patriotisme. Il est temps d'avoir sur ces points fondamentaux des notions précises, de nous débarrasser du verbalisme. Le discours de Mgr Pâquet mettra de la lumière et des convictions dans les esprits.

NOTRE MANQUE DE FIERTE

Il est devenu banal d'en parler. Il faudra pourtant tenir le mot à l'affiche aussi longtemps qu'un grand nombre des nôtres n'auront pas repris l'habitude de marcher debout. L'un de nos amis qui est à l'emploi de la compagnie des télégraphes du Pacifique nous révèle une fois de plus notre effroyable apathie. "Nous avons, nous écrit-il, des formules de télégramme avec en-tête françaises. Et cependant les clients de langue française n'en font jamais la demande. Je vois même des Canadiens-français écrire *Three Rivers* au lieu et place de Trois-Rivières, lorsque, même en plein Ontario, Deux-Rivières n'est jamais écrit *Two Rivers*. Faut-il en conclure que nos Franco-Ontariens savent mieux faire respecter les noms de nos vieux villages et villes?"—Il faut en conclure, cher ami, que nous sortons d'un avilissement qui a duré cinquante ans, où l'on nous prêchait de nous en remettre au fair-play britannique, où l'on réprimait nos moindres sursauts, nos commencements de réveil comme des inélegances, comme des péchés contre la générosité. Quand les hommes auront passé qui nous ont conduits à cette dégradation, quand leur enseignement ne corrompra plus les esprits, bien des gestes naturels nous redeviendront familiers, comme à tout le monde. Nous avons été longtemps une race fière; qui pourrait nous empêcher de le redevenir le jour où nous en aurons fini avec les professeurs de lâcheté?

"LA BANQUE CANADIENNE NATIONALE"

Ce sera le nom désormais porté par la Banque d'Hochelega, à la suite de sa fusion avec la Banque Nationale. Notre secrétaire, M. Anatole Vanier, avait opportunément proposé aux directeurs de ladite banque le nom de "Banque nationale du Québec". Ils n'ont pas cru devoir accepter ce nom pourtant plus français et même plus national au sens ou du moins prétendent l'être, dans l'ordre économique, les directeurs de la nouvelle institution financière. Ils n'ont pas accepté non plus une autre proposition que leur avait faite M. Vanier de ne pas traduire en anglais leur nom français et d'imiter en cela la dignité des banques anglaises "qui gardent leurs noms anglais sur leurs formules françaises". Or, il est arrivé que la Chambre des Communes a décidé d'interdire à la Banque canadienne nationale ce que celle-ci répugnait à faire pour le seul motif de la fierté. Et c'est très bien. Il faut enfin que nos institutions financières ou commerciales qui font constamment appel à la solidarité économique, et qui font bien, aient au moins le courage de leurs couleurs. Et si les banques anglaises n'avaient elles-mêmes permission de traduire leur nom en français, fût-ce à la devanture de leur porte, nos gens sauraient peut-être mieux où porter leurs épargnes.

LA FETE DE DOLLARD A TOURNAI (Belgique)

Ils sont là, dans une maison religieuse, un certain nombre de petits Franco-Américains, qui ont tenu à fêter dignement le 24 mai. Il n'est pas trop tard assurément pour faire écho au rapport de leur fête. Le programme qu'ils nous envoient porte à son frontispice le Dollard de Mlle Lemoyne; une guirlande piquée de feuilles d'érable déroule les noms des seize compagnons. A cette fête de Dollard en Belgique, l'on a raconté l'exploit de 1660; sous le titre "A la suite de Dollard, l'on s'est exhorté à "une étude plus sérieuse et plus étendue des questions canadiennes-françaises et franco-américaines"; et l'on a parlé du "miracle canadien"; l'on a chanté "O Canada!" et d'autres choeurs appropriés. Et voilà qui est encore un signe des temps que cette fête célébrée au loin, dans une maison religieuse. Le chroniqueur clôt son rapport par ces mots qui manifestent bien de quel oeil notre jeunesse française suit aujourd'hui notre vie publique: "Perdus en Belgique, écrit-il, nous le sommes peut-être bien. Mais nous n'avons pas perdu "le nord et nous guetons tout ce qui nous vient de là-bas".

Jacques BRASSIER.

LE MOUVEMENT DES IDEES

EN ANGLETERRE

Le gouvernement Macdonald vient d'être défait sur une question jugée secondaire, et il n'a pas démissionné. Le précédent créé par le gouvernement Lloyd George, développé par le gouvernement Baldwin, marque désormais une évolution dans le droit constitutionnel anglais. Il se produira, quelque jour, en Angleterre, un vif débat sur ce qu'il faut appeler une question secondaire.

Et dire que, lors de notre enquête sur un Etat français en Amérique, il s'est trouvé des Canadiens-français pour douter de la possibilité d'une évolution constitutionnelle, chez nous, en notre faveur!

LE CANADA ET L'ANGLETERRE

Il s'en produit une évolution constitutionnelle, au Canada, de ce temps-ci. Les ministres canadiens signent des traités internationaux sans l'intervention des ambassadeurs anglais. Avec l'autorisation du roi, si l'on veut — c'est un peu le Kingdom of Canada de M. Ewart, — mais que le roi disparaisse, et le parlement impérial aura complètement échappé une prérogative qu'il possédait avant cette petite émancipation coloniale.

Et, la participation canadienne, imposée au gouvernement impérial dans la présente conférence internationale de Londres, malgré ce qu'elle a d'humiliant et ce qu'elle comporte de dangereux, ne marque pas moins une autre évolution, qui peut devenir fort importante avec le temps, si nos ministres savent tenir.

L'AUSTRALIE

Ne voilà-t-il pas que l'Australie joue des coudes, à sa manière! Elle s'étonne que M. Thomas, ministre anglais des colonies, parle d'une conférence à Londres, en octobre, sans la consulter, elle, Dominion intéressé.

LE QUEBEC ET LA FRANCE

M. Taschereau vient de reprocher à M. Herriot son intention de rompre avec le Vatican. Très bien! Et le juge Gervais aurait dit, sans doute: voilà un premier ministre qui ne se conduit pas en conseiller municipal! Mais il faudrait aussi

que notre Législature ne s'inspirât pas aux sources de M. Herriot! La loi de l'assistance publique, qui demeure, malgré le désir de nos évêques, et la loi de l'adoption, qui permet à un jeune homme d'adopter une femme mariée, par un jugement sans appel, supposent une inspiration apparentée à l'esprit de M. Herriot.

L'ACADIE

Il paraît que le pèlerinage patriotique organisé par le *Devoir* sera composé de deux trains spéciaux et qu'il s'y trouvera des représentants de tous les groupes français du Canada et des Etats-Unis. L'*Action française* se joindra à ce brillant hommage rendu à nos frères d'Acadie. Et, si aucun de ses directeurs ne peut faire le voyage d'Acadie en août, ils s'y feront sûrement représentés par quelque ami.

Il y a peu de temps l'union tout entière des nôtres, comprenant les Acadiens aussi bien que tous les groupes français du Canada et des Etats-Unis, se faisait autour du chef de la minorité franco-ontarienne, alors que l'*Action française* lui décerna son Grand Prix. La même union paraît se faire encore, aussi unanime, aussi enthousiaste, autour de l'Acadie, cette fois, à l'appel du *Devoir*. Voilà un très heureux signe des temps, qui est un gage de force et de succès pour l'avenir de la race française en Amérique.

L'ACTIVITE JUIVE A MONTREAL

L'activité des Juifs à Montréal est reconnue; c'est elle qui leur vaut de nombreux représentants au parlement fédéral, au parlement provincial, au conseil municipal de Montréal. Mais leur activité leur vaut autre chose. N'ont-ils pas, dans cette succursale des Postes, située avenue des Pins, près de la rue Saint-Laurent, des employés juifs! Cela leur permet d'y parler l'hébreu et d'y faire leurs affaires comme en pays juif. Voilà une action bien supérieure aux discours patriotiques! Elle devrait bien faire rougir ceux des nôtres qui se contentent de remplir le rôle de vaincus au Canada et même aux Etats-Unis!

C'est pourquoi aussi nous réclamons de la confédération bilingue canadienne, qui existe depuis plus de cinquante ans, l'usage de notre langue sur les timbres-poste, les billets de banque et la monnaie. Le gaélique est bien apparu sur les timbres-poste irlandais dès que l'Etat-Libre fut proclamé, l'anglais fut bien imprimé sur les timbres-poste de la Palestine dès que l'Angleterre en eût le "mandat", et le turc fut bien exigé sur les enseignes des boutiques et les légendes des films de cinémas, à Constantinople, au lendemain du traité de Lausanne!

UN CAUCHEMAR, DEUX CONCLUSIONS

Le *Star* du 31 juillet, commente en premier-Montréal, un article d'un journal américain, le *World's Work*, sur les Canadiens-français de la Nouvelle-Angleterre.

La présence de la race française aux Etats-Unis est pour l'auteur américain un véritable cauchemar. "Le Canadien-français désire devenir américain, mais en demeurant canadien-français. Il refuse de fondre sa culture dans celle du groupe dominant, bien plus, il la déclare supérieure, sacrée même. L'allégeance d'un immigrant est toujours plus ou moins difficile; la présence des Canadiens-français dans la Nouvelle-Angleterre est tout un problème. Encouragés par leur succès à se maintenir une nation à part au Canada, ils viennent aux Etats-Unis avec la même détermination." Voilà comment le collaborateur du *World's Work* pose la question. Et ce qui l'inquiète tout particulièrement c'est le caractère prolifique de la race française en Amérique. Avec un tel taux de natalité, les Canadiens-français domineront un jour les Etats-Unis à l'Est du Mississipi, s'écrit-il avec angoisse!

Puis l'auteur compare le problème français de l'Est au problème chinois de l'Ouest, appelle les Canadiens-français des demi-Américains, c'est le titre de son article — "Fifty-Fifty Americans" — et prêche désespérément l'assimilation par la formule "100% d'américanisme".

Le *Star* ajoute: L'on sait que certains Américains absorberaient bien volontiers le Québec tout entier; mais que feraient alors ceux qui pensent comme le collaborateur du *World's Work*? Si un million de Canadiens-français, sortis de leur cadre, les effrayent, que produirait un Québec tout entier, et organisé?

Le *Star* conclut que, dans une telle hypothèse, une levée générale se ferait aux Etats-Unis pour nous déposséder de nos loix, que l'Empire britannique nous conserve. Aussi, écrit-il: les Canadiens-français ont intérêt à travailler au maintien de l'Empire britannique.

Et, nous, nous disons à nos compatriotes d'ici: vous voyez bien que vous faites mieux de rester chez vous, dans le Québec; à ceux qui sont partis: on a peur de vous, tenez, tenez ferme; au *Star* et au *World's Work*: nous savons que nous sommes les premiers occupants dans le Québec, dans l'Ontario, en Acadie, dans l'Ouest, et même dans une certaine partie des Etats-Unis, et nous nous batterons à l'avenir, comme nous nous sommes battus dans le passé, contre n'importe qui, non seulement pour survivre, mais pour grandir, prospérer et rayonner.

J. E.

LA LIQUE D'ACTION FRANÇAISE
ET LA RAB

INNOVATIONS SAUGRENUES

A plusieurs reprises des esprits ingénieux ont proposé que Montréal copie servilement ce qui se fait aux Etats-Unis et numérote ses rues. La Vingt-quatrième rue, c'est si jolie! On devrait bien numérotter ceux qui ont de telles idées. Monsieur 7833, ce serait aussi joli . . . mais peut-être trop original, ce qui plaît surtout, c'est de copier les sottises des autres.

Comme le numérotage des rues, dans une ville composée en grande majorité de latins, a toujours été mal vu, les tentatives de réformes de cette nature se font de plus en plus rares.

Mais, tout récemment, on a songé à quelque chose de nouveau. Hormis que ce ne soit encore du copiage. On a fait un classement de numéros dans les rues Saint-Pierre et Bleury et dans l'avenue du Parc. Depuis le port jusqu'à la rue Craig les maisons portent les numéros 1 à 900. De la rue Craig à la rue Sainte-Catherine, c'est une autre série, de 900 à 1000 ou 2000. Au delà de la rue Sherbrooke, les maisons portent des numéros dans les 3 ou 4000. Avec notre manie de prolonger les noms de rues indéfiniment, même quand elles sont coupées, comme la rue Berri, par un tel système on se rendra dans les 10 ou 15,000 !

Bien plus on avait formé le projet d'appeler d'un seul nom les rues Saint-Pierre et Bleury et l'avenue du Parc, parce que ce sont trois rues qui se suivent. Devant la protestation de la société historique de Montréal, et d'autres encore, on semble avoir abandonné cette autre innovation saugrenue. Tant mieux!

S' imagine-t-on qu'il sera plus facile de se rappeler que No 12367 veut dire, par exemple, une maison située entre le boulevard Gouin et la rivière des Prairies, que de retenir que la rue Saint-Pierre est un rue du bas de la ville et la rue Bé'anger, une rue du haut? Quelle mentalité extraordinaire!

Mais les étrangers? diront peut-être en chœur Monsieur 690 et le Docteur 6636. Que les étrangers fassent donc comme les Canadiens qui voyagent, qu'ils demandent des renseignements! Et, ayons assez de fierté pour demeurer nous-mêmes.

R. A.

"LE MIRAGE AMERICAIN"

On trouvera, sous ce titre, à la librairie de l'Action française, les articles publiés récemment dans le *Droit* par notre ami M. Fulgence Charpentier et qu'il vient de mettre en brochure. C'est une enquête sur l'exode des nôtres vers Détroit. La question de l'émigration aux Etats-Unis ne doit pas cesser de nous préoccuper. Cette brochure nous éclaire sur les tristes résultats de cette émigration.

LA LIGUE D'ACTION FRANÇAISE
ET LA BANQUE D'HOCHELAGA

Le 14 juillet, 1924.

Messieurs les Directeurs,
 La Banque d'Hochelaga,
 Montréal.

Messieurs,

La Banque d'Hochelaga désire changer son nom. Cela regarde ses actionnaires. Mais de la discussion qui vient de se faire à ce sujet au comité des banques, à Ottawa, il résulte que la Banque d'Hochelaga désire faire aussi consacrer une traduction officielle de son nom nouveau. La "Banque nationale canadienne", de son nom projeté, aurait pu s'appeler "The National Canadian Bank", si le comité des banques ne s'était pas opposé à un tel nom. La deuxième question, celle de la traduction, est du ressort de l'opinion canadienne-française.

Nous croyons qu'il est dans l'ordre que toutes les banques canadiennes, qu'elles soient des institutions françaises ou anglaises, songent à donner entière satisfaction à leurs clientèles en les servant dans les deux langues officielles du Canada. Leur seul intérêt l'exige d'ailleurs; et la concurrence les pousse même à employer un peu d'hébreu dans certains districts juifs!

Si la direction des banques n'est pas naturellement portée à faire du sentiment, elle doit tout de même se plier aux exigences des sentiments de ses clients, dont la faveur est essentielle aux transactions et aux profits des banques. Eh! bien, qu'il nous soit permis de porter à votre connaissance que les directeurs de l'Action française, et, vraisemblablement une fraction importante de vos déposants, voient dans la traduction d'un nom français un manque de dignité et de solidarité de la part d'une institution française.

Que la Banque d'Hochelaga se préoccupe de ses déposants de langue anglaise, et que les banques anglaises apportent le même soin à plaire à leurs déposants de langue française, tout cela est très bien. Mais de grâce que la Banque d'Hochelaga garde son nom et son titre français de "Banque d'Hochelaga" —ou tout autre nom qu'il lui plaira de prendre—même sur ses formules anglaises. Comme les banques anglaises gardent leurs noms anglais sur leurs formules françaises. Pourquoi la Banque d'épargne de la cité et du district de Montréal est-elle de moins en moins considérée, parmi certains Canadiens-français, comme une institution à eux? C'est 1.—parce que son bureau de direction est mixte, et 2.—parce qu'elle ne met pas un nom français au service du prestige et de la solidarité française, chez nous, comme à travers le monde, partout où elle fait des affaires.

Tout dernièrement, dans un congrès de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française, le gérant général de la maison Dupuis Frères exprimait sa reconnaissance aux sociétés patriotiques canadiennes-françaises qui contribuent au succès financier de sa maison par leurs appels à la solidarité française dans le domaine économique. La Banque d'Hoche-laga tire elle-même avantage de ce nouvel état d'esprit qui va se développant au sein de notre population. La garantie de \$15,000,000.00, récemment accordée par le gouvernement du Québec, ne doit pas diminuer, à ses yeux, ses responsabilités d'institution canadienne-française, ni ses devoirs de dignité et de solidarité.

Aussi vous demandons-nous de renoncer à traduire votre nom français. Et, nous ajoutons qu'en vous faisant cette demande nous n'éprouvons nullement l'impression de solliciter une faveur. Nous trouvons même étrange que vous n'ayez pas senti le besoin de ménager ce sentiment de dignité et de solidarité françaises, dont vous devrez pourtant tenir de plus en plus compte, si vous voulez éviter un mouvement de défaveur à votre endroit.

La question de nom nous importe peu, mais il y aurait, croyons-nous, un moyen bien simple de ne pas donner l'impression qu'il s'agit de la ville de Québec au nom de "Banque nationale de Québec", qui fut à quelques reprises suggéré. Il suffirait d'adopter le nom de "Banque nationale du Québec" (comme on dirait: du Mexique ou du Michigan) et toute ambiguïté disparaîtrait.

Veillez agréer, Messieurs, l'expression de nos meilleurs sentiments.

Le Secrétaire Général,

Anatole VANIER.

LA FAMILLE ET LA LEGISLATION

Dans la province de Québec, nous en sommes demeurés à la vieille et saine notion de la société s'appuyant sur la famille. Nous considérons encore la communauté familiale comme la cellule-mère du groupement social, le noyau autour duquel celui-ci se développe, le fondement sur lequel il repose. Nos activités s'orientent en partant de cette idée initiale; notre législation s'en inspire, notre organisation économique en tient compte, nos institutions en portent le caractère; notre vie nationale en est le prolongement. C'est la reconnaissance de cette idée unique et fondamentale qui nous a permis de créer ici, malgré l'entourage, une société compacte, homogène, amie de l'ordre et de l'équilibre et qui grandit dans le sens de ses origines, en restant elle-même.

Ce respect de l'idée de famille est un des côtés par lesquels notre nationalité diffère des autres groupements ethniques qui habitent le Canada. Leur conception de la vie sociale s'oppose à la nôtre, et c'est parce qu'elles sont généralement marquées d'une empreinte étrangère à l'idée de famille et que, par conséquent, elles s'attaquent à la base de notre organisation sociale, que les mesures législatives d'esprit anglo-saxon suscitent chez nous des oppositions et soulèvent des protestations. On peut dire que toutes les tentatives de redressement des lois dans le sens de l'intérêt familial prennent naissance dans la province de Québec. Ainsi les modifications apportées récemment à l'impôt sur le revenu. Si, par tout le pays, les chefs de famille profitent aujourd'hui d'un dégrèvement de charges, ils le doivent aux représentations de quelques-uns des nôtres qui se sont faits en cela les interprètes des familles nombreuses, propres au Canada français.

Est-ce à dire qu'il n'existe pas dans notre propre législation des mesures contraires à cet esprit familial dont se réclame notre société? Non. La loi de l'impôt sur les successions en est un spécimen. Elle ne tient aucun compte du nombre des héritiers; son application donne lieu à d'injustes inégalités. Une révision s'impose dans le sens d'un traitement plus équitable pour tous. Mais il aura probablement suffi d'attirer l'attention de nos législateurs sur cette anomalie pour en obtenir la suppression.

De toute façon, et bien qu'elle soit encore susceptible de perfectionnement, les autres provinces de la Confédération canadienne gagneraient à mieux connaître et, à l'occasion, à respecter davantage la vieille province de Québec, attachée à ses traditions et gardienne des principes de saine économie sur lesquels repose toute société forte et bien constituée. Elles apprendraient de nous que le respect de ces principes peut éventuellement être un élément de prospérité. Au cours des dernières années, moins que toute autre notre province a éprouvé le malaise qui sévissait partout. Elle est demeurée le centre vers lequel convergeaient tous les regards et a mérité d'être signalée à l'attention du monde. Aujourd'hui encore elle ouvre la marche aux autres provinces canadiennes dans la voie du progrès. C'est qu'au-dessus de nos préoccupations quotidiennes une idée domine, qui rattache, par le présent, le passé à l'avenir, éclaire notre marche et assure la continuité de notre développement.

Ces lignes excellentes sont de la *Rente* du 1er juillet dernier.

RENOUONS LA TRADITION

Notre force financière favorisera puissamment nos progrès matériels et même intellectuels. L'une des causes de notre faiblesse relative, c'est que nous avons perdu les bonnes habitudes d'épargne que nos pères tenaient de leurs aïeux français. Renouons la tradition. Rapprenons l'économie à nos enfants. Ouvrons-leur un compte d'épargne, où ils déposeront les millions de sous qu'ils gaspilleraient. Ils acquerront ainsi la notion de la valeur de l'argent et le sens de l'économie. L'ambition leur viendra d'arrondir leurs dépôts. Si bien qu'au bout de quelques années, chacun aura à son crédit un joli pécule, et le groupe canadien-français disposera d'une somme importante.

La Banque d'Hochelega, avec laquelle s'est fusionnée la Banque Nationale, et dont l'actif dépasse 120 millions, offre, pour le succès de cette oeuvre nationale, la collaboration de son personnel diligent. Dès demain, amenons nos enfants à la succursale la plus proche.

**Mathématiques, sciences, lettres et langues
en français et en anglais.**

Préparation aux examens. Cours classique.

Cours commercial. Leçons particulières.

RENÉ SAVOIE, I. C. et I. E.

Bachelier ès-arts et ès-sciences appliquées

238, rue Saint-Denis

Téléphone: Est 6162

MONTREAL

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

L'Ecole Française des Maîtres-Verriers au Canada.

.....Elle est dignement et excellemment représentée par la maison "Hobbs Manufacturing Co., Ltd", la plus importante au pays et dont les peintres verriers appartiennent tous à cette école illustre.

Vitraux historiques et mythologiques Verrières religieuses, genre mosaïque

.....sont entièrement fabriqués et peints chez nous, par nos artistes européens. Notre représentant se chargera gratuitement de vous faire un devis, sur demande.

Hobs Manufacturing Company Limited

MA in 0583

444, rue Saint-Jacques, Montréal.

AU QUEEN'S

Vous ne coudoieriez que des gens "bien"

La clientèle de ce restaurant célèbre est en effet distinguée, de bon ton..... et fine bouche, car on y mange bien et bon.

Vous y prendrez vos repas "économiquement" — 75 sous le midi et \$1.00 le soir — dans une atmosphère de paix, de luxe et de respectabilité.

Et vous comparerez ensuite.

Allez au Queen's d'abord

HOTEL QUEEN'S

Direction et administration canadiennes-françaises

2, rue Windsor

MONTREAL

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Votre client vous paiera... et reviendra !

Nous nous en chargeons !

C'est là un tour de force que nous accomplissons tous les jours pour les médecins, commerçants, industriels qui nous ont confié la perception de leurs comptes, lorsque celle-ci se fait dure et difficile.

Mettez à l'épreuve le service de perception du

Comptoir Ville-Marie

et vous n'aurez qu'à vous féliciter de son tact persuasif, de son habileté déployée lorsqu'il s'agira de vous ramener des débiteurs récalcitrants.

Notre rémunération, peu dispendieuse

Nous n'avons pas pour principe de prendre la part du lion et notre tarif professionnel est des plus explicites à ce sujet. Du reste, notre intervention auprès de vos débiteurs vous sera d'autant moins coûteuse que nous vous obtenons toujours ce double résultat : rentrées d'argent et reprises des relations avec l'ancien client.

A votre disposition

Comptoir Ville-Marie

AIMÉ TOUGAS, gérant

Bureaux : Immeuble Banque d'Épargne-Ch. 103-4-5

502-est, rue Sainte-Catherine, Montréal.

Téléphone Est 3409

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

TOUJOURS EN AVANT

**THE
PRIMUS**
Noir et Vert
naturel

En paquets
seulement.



Conserves
Alimen-
taires de
Fruits
et
Légumes
PRIMUS

POUDRE A PATE
CREME DE TARTRE
GELEES EN POUDRE

“PRIMUS”

La marque “PRIMUS” est une garantie de qualité et de pureté.

L. CHAPUT, FILS & CIE, Limitée

Maison fondée
en 1842

2 à 12 rue DeBresoles, Montréal.

BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Siège Social: 7 et 9 PLACE D'ARMES, MONTREAL.

Capital autorisé.....\$5,000,000.00
Capital versé et Réserve.....\$4,500,000.00

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président: L'hon. Sir HORMISDAS LAPORTE, C.P., ex-maire de Montréal, de la maison Laporte, Martin (Ltee), président “Société d'Administration Générale”; vice-président du Crédit Foncier Franco-Canadien.

Vice-président: M. W.-F. CARSLY.

Vice-président et Directeur général: M. TANCREDE BIENVENU, administrateur “Lake of the Woods Milling Co.”, administrateur “Crédit Foncier Franco-Canadien”.

M. G.-M. BOSWORTH, président de la “Canadian Pacific Steamships Limited”.

L'hon. NEMESE GARNEAU, C.L., Québec, président Les Prévoyants du Canada.

M. EMILIEN DAOUST, Président de la Librairie Beauchemin, Limitée, Commissaire du Port de Montréal.

M. S.-J.-B. ROLLAND, Président de la Cie de Papier Rolland Ltée.
BUREAU DES COMMISSAIRES-CENSEURS

Président: L'hon. N. PERODEAU, Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.

Vice-président: M. J. AUGUSTE RICHARD, administrateur de l'Université de Montréal; président “Fashion Craft Manufacturers Limited”.

Hon. E.-L. PATENAUDE, C.P., avocat, M.P.P., administrateur de l'Alliance Nationale.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Que voulez-vous devenir...

Chimiste ? Ingénieur ? Architecte ?

Pour chacune de ces trois carrières, il n'existe à Montréal, qu'une institution canadienne-française réellement accréditée :

L'École Polytechnique de Montréal

C'est là, et là seulement, qu'on donne une formation véritablement complète et solide.

Cours lumineux, pratique, d'une doctrine approfondie et sûre, matières enseignées par des pédagogues accomplis, spécialistes "calés" !

À l'école Polytechnique, vous n'acquerrez pas cette formation hâtive, superficielle, ces connaissances mal digérées des cours "en 6 mois, 25 leçons, succès garanti" : Vous y prendrez, au contraire, par un travail consciencieux et persévérant, le bagage scientifique et pratique nécessaire pour faire de vous "une autorité" dans la carrière que vous aurez embrassée.

L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE DE MONTRÉAL

M. Augustin FRIGON, directeur

Téléph. Est 3477

228, rue Saint-Denis, Montréal

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre

Écoles des Hautes Études Commerciales de Montréal

Préparant aux Situations supérieures du Commerce,
de l'Industrie et de la Finance.

BIBLIOTHEQUE ECONOMIQUE

MUSEE COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

Délivre les diplômes de "LICENCIE en SCIENCES COMMERCIALES", de "LICENCIE en SCIENCES COMPTABLES" et de DOCTEUR en SCIENCES COMMERCIALES".

Le diplôme de "LICENCIE en SCIENCES COMPTABLES" donne droit à l'admission dans L'"Institut des comptables et auditeurs de la province de Québec" et dans L'"Association des comptables de Montréal" (Chartered accountant).

Des BOURSES DU GOUVERNEMENT sont accordées aux élèves méritants.

Cours spéciaux le soir : Comptabilité (Théorie et Pratique), Expertises comptables, Mathématiques financières, Assurances, Banque, Droit commercial, Economie politique, Langues étrangères, etc.

Pour tous renseignements, prospectus, inscriptions, etc., s'adresser au Directeur des Etudes.

Recommandez-vous de l'ACTION FRANÇAISE chez l'annonceur pour —
son bénéfice, le vôtre et le nôtre